

Il y a trop de notes

Frédéric Martin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FREDERIC MARTIN

IL Y A TROP DE NOTES



NOUVELLES

Il y a trop de notes

Frédéric Martin

Publication: 2004

Tag(s): "marc-antoine charpentier" "la nuit" martyrs milieu istanbul jardin Nouvelles amour tragédie immigration banlieue racisme islam moyen-orient irak polar espionnage mozart fantastique

Bienvenue au club

Ou les espions sans frontières

Les deux hommes sont au rendez-vous. Un quart d'heure à l'avance. Ils repèrent les lieux, machinalement, et les alentours, comme à l'habitude. Rien à signaler. Leur rencontre est officieuse, hors service. Comme si c'était la dernière. Ils se rejoignent au café de la Bourse. Ponctuels, entre eux.

Le vieil homme commande un café ; le jeune, un Martini blanc.

- Alors, mon cher Baron, quelle case avez-vous cochée ? Je me permets de vous chérir, pardonnez-le moi, car cela me semble plus humain que de vous dire : « Mon commandant Baron ».

- Prenez votre aise, mon cher Assad, prenez votre aise. Aujourd'hui vous pouvez tout me dire.

- Tout à fait. Le café de la Bourse n'est pas sonorisé. Enfin, à moins que vous n'ayez truffé vos oreilles de micros... Je sais qu'avec les avancées technologiques... Tout le matériel sophistiqué... On peut faire vraiment plein de trucs ces jours-ci, en Occident... Une cigarette ?

Assad tend son paquet de Lights.

Baron le remercie.

- Cela m'intrigue de savoir, vous savez, la case dans laquelle vos supérieurs ont bien pu me mettre. Ce doit être sûrement très amusant. Baron ne répond pas.

- Probablement « Agent du Mossad » ? Peut-être « Mythomane manipulateur » ? « Recruté par les services irakiens avant la chute du régime » ? Ou encore, et mieux : « Cet homme n'a pas sa place à la DST, il envoie trop de choses à la presse » !

- Vous allez un peu trop loin, Assad, comme à votre habitude. Et vous oubliez la came, et les femmes.

- Oui, certainement. Sauf s'il s'agit, là, de couvertures. Au fait, avez-vous enquêté au sujet de Hani Mahmoud ? C'est pour lui qu'on m'a envoyé en France. Ses allées et venues au Liban nous intéressaient. Nous voulions savoir s'il était l'antenne locale du Hezbollah à Mantes la Jolie ou s'il n'était qu'un simple commerçant, militant.

Assad commande un deuxième verre de Martini.

Baron sourit. « Nous avons demandé, effectivement, à nos hommes, d'enquêter sur lui. Rien de probant ».

Assad tend une nouvelle cigarette à son ami.

- C'est un méchant loup, ce Hani Mahmoud. Un peu comme nous.

Les deux hommes éclatent de rire.

- Nous sommes donc des méchants loups, mon cher Assad ? Pourtant, on utilise très peu nos karchers, si vous voyez ce que je veux dire.
- Mais tout à fait, Monsieur Baron. Sur ce point, vous avez entièrement raison. Notre méthode est avant tout psychologique. C'est ça, les méchants loups. Exactement ça. Destabilisateurs. Des mecs droits avec une bonne paire de couilles. Je parie que même nos supérieurs hiérarchiques ont peur de nous. Ils n'arrivent pas à savoir si c'est nous qui les manipulons ; ou si c'est eux qui nous manipulent. Notre avantage à nous, si j'puis dire, c'est qu'on n'en a rien à foutre. On fait notre boulot, point final. Notre condition de pions nous facilite la tâche. On sait qu'on ne giclera pas, aux prochaines élections.
- Tout ça est très intéressant, mais revenons-en à ce Hani Mahmoud, voulez-vous.

Ils se vouvoyaient toujours.

- Oui, Hani Mahmoud. Sans lui, nous serions au chômage.

Les deux hommes éclatent de rire, à nouveau.

- Il est d'ailleurs notre point commun ; le petit détail insignifiant qui a mêlé nos destins... Vous ne vous sentez pas un peu coupable, comme moi, de temps en temps, lorsque vous vous rendez soudainement compte... que notre fonds de commerce à nous... c'est le terrorisme ? Baron détourne son regard, pudiquement.
- Je chasse l'idée de ma tête en me disant que les personnes que nous traquons sont des crapules.

- Des assassins sans dignité... oui, c'est plus commode de voir les choses de cet angle, j'en conviens.
- Dans quelle case avez-vous mi Hani Mahmoud ? J'imagine que vous avez aussi vos cases à vous, dans votre boîte ? « Français de souche » ; « Socialiste doudou » ; « Facho de base » ; « Converti abruti » ; « Intellectuel complaisant »... ?

- Détrompez-vous, mon cher Baron. Vos concitoyens ne nous intéressent plus. Ce sont surtout vos méchants loups qui nous inquiètent. On dirait qu'ils connaissent notre passé – et notre avenir – mieux que nous.

Baron retire sa veste en cuir. « Tenez, mettez-là à côté de vous, s'il vous plaît. Rassurez-vous, elle n'est pas sonorisée ».

- Le restaurant libanais de Monsieur Mahmoud est très chaleureux, et on y mange de très bons plats. Ce sont surtout les personnes qui le fréquentent qui attirent notre attention. Des étudiants palestiniens partagés entre le Fatah qui finance leurs études et le Hamas qui répond à leurs préoccupations politiques ; des Libanais qui cachent leur appartenance au Hezbollah en suivant les derniers cris de la mode occidentale... Des Égyptiens, plus ou moins adhérent à la confrérie des Frères musulmans tout en étant au service de Moubarak, le pharaon...

Des touristes, qui viennent découvrir la culture « arabo-islamique » à force d'écouter les prêches de M. Michael Moore... Ceci étant, notre point de départ demeure M. Hani Mahmoud. Un homme de 35 ans environ, séducteur, grand, modeste dans ses manières, bien rasé, très bien rasé, un peu trop, même.

- Il est arrivé en France en 1993 ?

- Juste après s'être rendu en Iran. Il nous dira sûrement qu'il est allé en pèlerinage à quelque ville chiite sacrée... ce qui est, au demeurant, un alibi fort respectable... Ils sont bizarres, les Libanais... vous ne trouvez pas ? Ils illustrent à eux seuls toutes les contradictions et les impasses du monde arabe.

- Leur cuisine est assez bonne, je dois dire.

- C'est qu'ils sont de bons cuisiniers.

Les deux hommes éclatent de rire, encore une fois.

Assad reprend :

- Mais jusqu'à présent nous n'avons pas trouvé la logique, le fil conducteur, si j'puis dire, de leur conflit. A part bien sûr nos intérêts dans la région.

- Ils n'ont pas de pétrole, les Libanais.

- Assurément. Ils ont surtout des femmes sexy et des hommes d'affaires intelligents. Les maronites semblent être de bons amis à vous, je suppose. Vous les naturalisez beaucoup plus facilement que les chiites, par exemple, si j'en crois nos rapports. Ce n'est pas que vous soyez racistes ; c'est juste une affaire de bon goût ; vous choisissez vos amis subtilement ; ce qui est fort louable. Ils ont horreur des musulmans et parfois des juifs ; et ce sont de bons traducteurs. Je présume que faire traduire les écoutes téléphoniques par un maronite doit être nettement plus sûr que par un chiite irakien, n'est-ce pas. Comme s'ils étaient les harkis du Liban. Mais les chiites demeurent, eux, très énigmatiques. D'un côté, ils se donnent des coups de couteau à longueur de journée ; de l'autre, ils menacent de « rapatrier » les juifs en Autriche. Je pense que vos chefs politiques se posent des questions, quand même, sur leur compte. Des types qui se flagellent à l'aube du 21ème siècle... c'est alarmant. Sont-ils des Hommes, comme nous ? En creusant un peu plus, on découvre qu'ils sont même pro-syriens : ils sont en faveur de la colonisation de leur propre pays. Alors qu'ils n'ont aucun point commun, à première vue, avec le régime « laïque » du parti Baas. Il y a aussi les Iraniens, ne les oublions pas... Mais il y a surtout les Palestiniens, qui pourrissent depuis des décennies dans les camps de réfugiés, comme des chiens... Un peu, comme vos « reubeus » à vous... Sauf que vos reubeus vivent dans des tours en béton, avec des allocations familiales, des cartes d'identité françaises... du coup leurs réactions sont moins violentes, et plus retardées... Ils ne feront pas

sauter une voiture piégée dans un bain de foule : ils brûleront la voiture du voisin.

Assad éteint sa cigarette. Baron connaît ce vieil air.

- Revenons-en à Mahmoud... Vous m'avez déjà fait de nombreuses dissertations sur la culture de ces enfoirés de cons.

Les deux hommes éclatent de rire. Une petite larme de joie glisse même, timidement, sur la joue d'Assad.

- Nous ne voulions pas l'éliminer, bien que cela nous aurait été très plaisant. Il a exécuté trois de nos hommes, dans le bon vieux temps. Et nous sommes des bédouins, comme les chameaux : nous n'oublions rien. C'était un communiste, à ses débuts. Il faisait les syndicats, vous savez, cette chose grossière qu'on appelle lutte ouvrière. Il est né dans un petit village chiite, au sud-Liban. Berzet, ou quelque chose comme ça. Curieusement, le mot signifie « puits d'huile », en arabe. Mais je ne sais pas s'il s'agit d'huile d'olive, ou de soja... Nous voulions le recruter.

Baron n'affiche pas le moindre transport. Il se demande si son informateur le mène en bateau, comme à son habitude.

- Le recruter ?

- S'il est l'antenne du Hezbollah, comme nous le présentions, il pourra s'avérer très utile. Il s'est déjà fait une couverture, et nous n'avons même pas besoin de la payer. Le Hezbollah le finance, s'il ne travaille pas pour nous, on vous le balance. Vous saisissez, j'en suis sûr.

- Pour qui travaillez-vous ?

- Ah, ça c'est la grande question de la mort qui tue, comme dirait Olivier. Olivier c'est un ami, je ne pense pas que vous ayez une fiche, à son propos. Il avait une manie pour cette expression : la question de la mort qui tue. C'est complexe, tout ça, n'est-ce pas... Moi je sais pour qui vous travaillez, mais vous, vous ne savez pas pour qui je travaille. Je ne travaille certainement pas pour vous, pour l'instant. Vous ne recrutez pas de fonctionnaires d'origine étrangère, je suppose, à la DST ? Ils pourront entrer en possession de documents sensibles, et les retransmettre à un service étranger... Vous imaginez, par exemple, un officier de la DST d'origine palestinienne ?! Dès qu'il aura les plans de la bombe atomique, il les enverra au Hamas.

Baron éclate de rire, Assad ricane. « Je parie même qu'il enverra un double au Mossad. C'est des ripoux, les Palos ».

- Mais mon cher Assad, nous ne savons pas encore si vous êtes vraiment arabe, ou non. Peut-être qu'un jour vous travaillerez pour nous, quand on saura qui vous êtes, réellement.

- Les Arabes, en réalité, ce sont des indics, seulement ? Dans chaque département, vous en avez une centaine, après épuration, bien sûr, sur

lesquels compter ? Jusqu'ici je n'ai pas voulu balancer comme eux, vous savez, des noms et puis des accusations, je trouve ça... comment dirais-je... Préhistorique. Mais si vous voulez, je peux vous donner du bon jambon bien cru, moi aussi. Ainsi je correspondrais parfaitement à mon rôle et ma condition d'enfoiré de con. Si bien évidemment je suis, moi aussi, arabe.

- Assad, vos commentaires m'ennuient, à la longue. L'avez-vous recruté, au moins, votre Hani Mahmoud ?

- Il organise un peu trop de prières collectives, chez lui, à mon goût. Il a même réussi à convertir des reubeus à la doctrine chiite. Grâce à ses contacts, nous avons constitué tout un catalogue d'enfoirés de cons. Dans je ne sais combien d'appartements que nous avons visités, nous trouvions des posters de Khomeiny sur les murs... Mon hiérarchie ne s'est toujours pas prononcée... Réellement... Nous ne savons pas quoi faire, exactement... Faut-il les éliminer ; les envoyer en taule ; ou sinon... à l'asile psychiatrique. Vraiment, mon hiérarchie est indécise.

- Je vais devoir partir, Assad. Envoyez-nous un petit télex, un jour, quand vous y verrez plus clair. Pour l'instant vous ne me donnez que des indications vagues... Ce qui m'intéresse moi c'est surtout les caches d'armes, d'explosifs...

- Je sais, je sais, mon cher Baron. Si seulement j'étais un terroriste ! J'aurais été cent fois plus utile pour vous ! Venez avec moi, mon ami, je vous dépose.

- J'ai ma voiture de service, Assad.

- Me déposerez-vous ?

- Mais avec plaisir... et votre voiture ?

- Je la récupérerai plus tard, ce n'est pas grave.

Les deux hommes se lèvent, discrètement. Baron règle la note. Il invite son ami à prendre place, dans la 607. La voiture démarre, Assad indique le chemin, doucement, petit à petit. Il se marre à propos d'un point de chute, qu'il voudrait faire découvrir à Baron, pour aujourd'hui. Curieusement, Baron aperçoit la gare du Nord. « C'est ici ! », lance Assad.

Il disparaît en entrant dans la gare. Sur son rétroviseur, Baron repère un conducteur qui le salue de la main.

Monsieur Hodgkin

Ou "la table de cuisson"... Variation sur la Sonate en do dièse mineur, op. 27 n°2 de L. V. Beethoven

Je crois qu'il est malade.

Tu crois qu'il est malade ?

Peut-être n'est-ce qu'une nouvelle ruse, pour attirer notre pitié. N'a-t-il pas employé différentes ruses, jusqu'à présent, pour provoquer notre pitié ?

Non. Je crois qu'il est réellement malade, cette fois-ci.

Il m'a demandé ton numéro de téléphone portable plusieurs fois, à vrai dire. Mais je ne le lui ai pas donné, puisque tu te plains à chaque fois qu'il t'appelle sur ton fixe, en me disant qu'il t'énerve, qu'il te torture avec sa tristesse et ses menaces, qu'il veut de l'argent.

Oui, il m'a demandé de l'argent. Encore une fois.

Comme tu le sais, je n'ai jamais évoqué ce sujet avec lui. Outre le fait qu'il t'angoisse, et qu'il m'angoisse également, il demeure de ma chair et de mon sang, et je ne peux pas lui crier dessus. D'ailleurs je n'aime pas crier, et je n'ai jamais frappé personne, et je méprise l'agitation physique emportée. Je ne peux pas lui demander pourquoi il t'extorque de l'argent, ni lui dire explicitement qu'il nous casse les pieds.

Il est malade.

Je sais qu'il est malade. Crois-tu que cela me remplit le cœur de joie, ô mon amour ? Crois-tu que je suis heureux qu'il soit malade, et qu'il va mourir ?

J'ai peur de mourir. Que vas-tu devenir ?

Mais nous sommes déjà morts, ô mon amour. Depuis que tu es partie, qu'il est parti, et que je suis parti.

Il fallait que je parte. Qui a payé ton école ? Lui ? Certainement pas. Qui a acheté notre appartement ? Lui ?

Mais il dit que c'est lui qui a payé le prix l'appartement, c'est pourquoi il veut le récupérer. A vrai dire il ne prétend pas que c'est lui qui a tout payé, mais que vous l'avez acheté tous les deux. Il a donc voulu récupérer la moitié du prix de l'appartement. Et d'ailleurs pourquoi me demandez-vous à moi de résoudre vos problèmes ? Est-ce mon appartement ou le vôtre ?

Je sais...

Non mon amour, tu ne sais rien. Quand tu as voulu partir, je n'ai pas objecté là-dessus. Quand il est parti, tu es venue pleurer dans mon lit,

me serrant entre tes bras, clamant haut et fort qu'il est devenu fou. Et là aussi, je n'ai pas objecté. Que celui qui désire partir parte où ses ailes l'emporteront.

Mais il nous a laissé tomber, il t'a laissé tomber.

Nous avons tous, tout laissé tomber. Il est parti à dix-neuf ans de chez lui, parce que son père était devenu alcoolique, et que le Parti Unique avait décidé qu'il devait étudier l'architecture au lieu du cinéma. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il n'était pas membre, du Parti Unique. La guerre était à son comble, les jeunes revenaient déchiquetés du front, ou sinon emballés dans des sacs poubelles, que les membres du Parti Unique jetaient comme de la merde, devant les maisons de leurs familles. Il a été assez intelligent pour comprendre que s'il voulait vivre, il devait partir, pour ne pas se retrouver avec un bras en moins, ou gazé par-ci, par-là. Tu vois... Nous avons tous, tout laissé tomber.

Il est malade, maintenant. Il a besoin...

De nous. Je sais qu'il a besoin de nous. Suis-je un monstre pour ne pas sentir votre douleur ?

Il ne sent pas la nôtre.

Moi aussi j'ai besoin de vous... De toi... Pendant dix-huit ans, je n'ai eu personne entre les bras. Je ne demande pas ton or, ni tes seins, ni ton corps, ô mon amour. Je ne veux qu'une légère caresse de tes lèvres. Sur mon front, sur mes lèvres, sur mes couilles, où que cela te paraisse délicieux à inscrire.

(Elle pleure...)

J'ai travaillé au bureau de censure du Parti Unique. C'est le Parti Unique lui-même qui m'y a mis, ce n'était pas mon choix. On devait censurer tout ce qui était contraire à la vision politique du parti, et comme j'ai étudié les sciences politiques, ils m'y ont mis. Mais ils m'ont placé à la section pornographique, et non pas à la section politique. Et vu que les membres du conseil de commandement de la révolution sont tous des bouchers ou des analphabètes, ils ont considéré que les photographies de nu sont de l'ordre de la pornographie. Mais je lui ai toujours donné tout ce qu'il demandait, tous les magazines français qu'il voulait. Il me disait alors qu'on faisait l'amour, le soir, qu'il aimait les Françaises et la France. Parfois je me demandais s'il m'aimait moi, ou les Françaises.

Il n'aime plus la France. Il n'aime plus la France, que le chef du conseil de commandement du Mouvement Populaire lui interdit de voir, parce qu'il est un terroriste, pour eux. Il les méprise, comme je les méprise. Ils gagnent les élections en expulsant les étrangers, de race inférieure. Pour eux, on est des sauvages. On ne sait pas faire

l'amour, on ne sait pas faire la guerre : on ne sait rien faire à vrai dire. Des microbes qu'ils doivent exterminer, voilà ce que nous sommes. Ou bien encore des objets rares qu'ils aiment apercevoir dans les musées, ou pendant qu'ils touristiquent. Ils aiment beaucoup voir des hommes de race inférieure, qui vivent encore en dessous du seuil de pauvreté, qui envoient leurs enfants travailler, et qui meurent dans les guerres absurdes des chefs de commandement de la révolution. Ils nous voient mourir, et en font des documentaires ou des programmes télévisés. Un baril de pétrole vaut plus à leurs yeux que la vie de n'importe quel mongolien chez nous. D'un côté, je les comprends : un peuple comme le nôtre, qui est foutu de se faire gouverner par un conseil de commandement de la révolution, mérite bien de crever un peu au front. Cela s'appelle en termes politiquement corrects de la *realpolitik*. En effet, ils savent donner de jolis noms « bon chic bon genre » à d'affreuses choses. Comme les « PMA », par exemple. « Pays Les Moins Avancés ». Sais-tu ce que sont les pays les moins avancés, ô mon amour ?

(Elle ne pleure plus...)

Non... Je ne sais pas...

C'est ton pays, ô mon amour. Ton pays, le Zimbabwe, la Côte d'Ivoire et beaucoup d'autres pays aussi. Ton pays, ô mon amour, est un pays moins avancé, puisqu'au lieu de donner du cancer à manger à ses sujets, il les envoie crever aux Fronts. Ici, on tue les gens avec beaucoup plus de civilité et de bonne éducation. D'autant plus que ce pays, amoureux de culture et de bon esprit, envoie les enfants mêmes des pays les moins avancés, tuer et mourir dans ces mêmes pays moins avancés ; puis, majestueusement et glorieusement, il les pleure et dépose sur leur tombe une gerbe de mes couilles, pour les remercier d'être devenus français non pas par le sang reçu, mais le sang « versé ». C'est très lyrique, à vrai dire, mais pas du tout pratique. Parce qu'ils deviennent français après qu'ils se soient faits tuer.

Il est malade. Le corbeau est malade.

Moi aussi je suis malade. N'est-il pas malade celui qui s'engage à la légion étrangère pour comprendre la signification de la *realpolitik*...

Le danger lyrical

*J'ai peur d'la mort
Je le sais, je l'ai vue :
Epeler mon nom,
Appeler des amis
Jamais je les ai revus...
J'ai peur que sans moi
La vie suive son cours :
Qu'un autre con touche ma thune
Et que ma meuf change de pine*

Dehors il pleut, et je suis en short. Je ne sais pas pourquoi il pleut, ni pourquoi je suis en short. Il doit faire froid, et j'ai un peu mal à la gorge. Je bois un verre de pastis, cul sec, et je passe au calvados. Les gens disent que ça réchauffe. Comme dans ce poème de Prévert où une hirondelle tend une cigarette à un assassin, en lui disant : « Fume, ça te réchauffera ». A quoi l'assassin répond, si je me rappelle bien : “Tu sais d'où je viens? Je viens de tuer quelqu'un.” Depuis qu'elle est partie, je ne suis pas entré dans la cuisine. C'est-à-dire depuis un mois, je crois. Après avoir bu un verre de pastis et de calvados, j'ai nettoyé l'appartement, en short, et en tee shirt. Dehors il pleut, il fait froid, j'ai mal à la gorge, et je m'en fous. Je l'aime. J'ai commencé par la chambre. La chambre où on a fait l'amour, avant qu'elle ne parte. La chambre est désordonnée, puisque l'ordre n'était là, que pour elle. J'ai sorti le matelas de la chambre, les préservatifs — qui n'ont servi à rien et qui ne servent désormais plus à grand-chose — et les oreillers. J'ai tassé mes livres les uns contre les autres, et j'ai balayé le sol. Plein de poussière. Ensuite j'ai jeté toutes les bouteilles de vin dehors. Cinq ou six. J'ai rempli un seau d'eau avec du Monsieur Propre et j'ai passé la serpillière ou je ne sais quoi sur le sol. En chantant, habillé en short.

Le short ne me plut plus, alors j'ai simplement tout enlevé, et à présent je suis nu. Je suis passé au salon, j'ai ouvert les fenêtres, et j'ai dit bonjour à la voisine en lui exposant mon joli derrière, ainsi qu'un doigt d'honneur. La voisine a appelé son mari. Son mari est venu. De sa fenêtre, il me déclara que mon chien est un « con ». Pourquoi ?

- Parce qu'il boit l'eau des toilettes, pardi.

- Mais moi aussi, Monsieur, rassurez-vous. Moi aussi je bois l'eau des toilettes.

La cuisine. Oui, c'est cela. La cuisine. Sale, désordonnée, répugnante. Les plats n'ont pas été lavés depuis un mois, ainsi que les fourchettes

et les verres et tout le matos. En plus, le lavabo était bouché, donc j'ai commencé par le lavabo. Je l'ai débouché, et j'ai lavé une sorte de grande assiette que Charles m'avait donnée durant son déménagement. Dedans, j'ai mis les fourchettes et les cuillères que je viens de laver. Il y avait aussi sur la table de cuisson une grande casserole dans laquelle j'avais préparé des pâtes à l'irakienne pour elle. Depuis qu'elle est partie, je n'ai pas touché la casserole. Je l'ai ouverte — parce qu'elle était fermée — et j'ai eu droit à un joli tableau de pourriture : tout et absolument tout avait pourri. Les restes de champignons, d'ognons, de crème fraîche, de poivrons verts... Les couleurs variaient entre vert et bleu, il y avait comme de la mousse blanche, et franchement, pendant un instant j'ai voulu goûter avec ma langue. Mais je n'ai pas mis ma bouche dans la mousse blanche de la pourriture de la casserole. N'ayant pas de sac poubelle, j'ai mis toutes les ordures dans le gros sachet de la bouffe du chien. Le chien a cru que c'était des croquettes, et c'est lui qui a mis la bouche dedans. Mon voisin a raison, le chien est vraiment con.

Mais la cuisine est propre, maintenant.

.....
.....
.....

Je ne sais pas pourquoi, cette après-midi, j'ai eu envie d'appeler Marie. Je la trouve laide, mais j'ai voulu l'appeler et lui demander de venir chez moi, en prétextant d'être malade. Je l'aurais directement introduite dans le lit, et lui aurais raconté toute mon histoire avec celle qui est partie, et comment je suis resté un mois sans entrer dans la cuisine, et comment, par suite, je me suis mis en short, et puis comment le short ne me plut plus alors je me suis mis à nu, et puis comment le voisin il a dit que je suis con. Après, je lui aurais léché le clitoris, même si cela me dégoûte de lécher le clitoris de Marie, puisqu'elle est laide, et que je ne l'aime pas. Je l'aurais fait quand même, rien que pour lui faire du mal, et pour l'autre qui est partie. Mais je me suis dit qu'en appelant Lorraine à la place, les choses deviendraient bien plus subtiles, vu que Lorraine est vierge, et qu'elle est encore plus laide que Marie. A Lorraine je lui aurais envoyé tout le foutre à la figure, rien que pour voir sa réaction. Ou bien j'aurais branlé son anus. Qui sait, je l'aurais même baisé cinq fois à la suite jusqu'à ce qu'elle en crève.

A force de lire Bataille je commence à vouloir commettre des crimes.

.....
.....

.....

Richard dit qu'en Afrique, il y a une certaine méthode pour rendre son partenaire sexuel esclave de soi. « Tu la ramènes, tu la baisses la première nuit, normal. La deuxième nuit tu la touches pas, même si elle en veut. La troisième nuit, tu la défonces à fond toute la nuit. La quatrième nuit, c'est elle qui n'en pourra plus, et elle te sautera dessus. » Franchement ? « Tu sais, moi quand je fais l'amour, j'aime m'ex-pri-mer. »

Finalement, je me suis limité à la cuisine et je n'ai appelé personne.

.....

.....

.....

Le type de la Préfecture me cassait les couilles. Chaque fois que j'allais le voir, il me criait dessus. « J'ai un tempérament méditerranéen ! », me disait-il. Richard est donc venu avec moi, et il lui a crié dessus au type de la Préfecture, comme il me criait dessus. Richard est un brave type, je dois dire. Le premier soir que j'ai passé chez lui, j'ai écrit un long poème, vers deux heures du matin. Il y avait dans la chambre où je devais dormir, des livres de médecine, parce que la chambre était auparavant le cabinet médical de son père. Quand j'ai fini mon poème, j'ai levé la tête, et j'ai vu un gros livre : « Système nerveux central ». A côté du livre, un spray intitulé : « Insecticide ». J'ai écrit un poème. Ça s'appelle : « Insecticides et système nerveux central ». Je peux vous le lire ?

Bien sûr.

.....

.....

.....

Thomas Perçot avait touché gros, un jour. Un kilo, sa mère. Thomas était un de ces petits bourges, qui veulent niquer le "système", qui n'ont rien dans la cervelle, qui se font pousser des dreadlocks en te parlant de nirvana, alors qu'ils n'ont que du THC dans le cul. Blandine, elle, était une de ces filles des temps modernes. Sa mère bosse dans un biz de maquillage ou je ne sais quoi. Elle devait vendre des produits de beauté par correspondance, ou un truc dans le genre. Du deal légal, si on veut. Sa fille était donc très versée dans le domaine. Elle fumait beaucoup. Surtout quand son copain la quittait. Son copain, c'est Pierre. Vraiment mignon. Blandine, elle, est très maigre. Elle ne mange pas beaucoup, je crois. Elle met aussi beaucoup

de maquillage, je trouve. Elle dit que si elle n'en met pas, elle ne se sent pas « bien ». Par moments il me semblait que sa poitrine était forte. Puis par d'autres moments sa poitrine ne valait rien. Elle s'asseyait toujours devant moi. C'était l'époque où je me moquais de tout, surtout de moi-même. « Blandine, t'es bonne aujourd'hui. Tu veux bien me sucer ? ». Mais ce qui me frappait le plus, c'est quand Blandine me répondait, quand je lui disais : « Bonjour », elle me répondait : « Tu m'agresses ».

.....
.....
.....

Le 11 septembre, j'étais défoncé. Je suis arrivé près d'une salle vidéo, et des gars parlaient d'avions et de tours. Je me suis approché, et j'ai demandé à un Français ce qui se passait. Le type m'a répondu : "C'est Ben Laden. Il a fait écraser le World Trade Center avec deux avions." Dans mon imagination, « deux avions » voulait dire : « deux F16 ». Alors je me suis demandé comment deux F16 pouvaient-ils écraser deux tours, sinon en les bombardant, et puis, comment Ben Laden n'ayant qu'un seul corps pouvait-il commander deux avions en même temps. Les deux jeunes gens m'invitèrent à voir moi-même ce dont ils parlaient, sur la télévision. Il y avait réellement deux avions qui s'écrasaient sur deux tours. Alors j'ai écrit une lettre de Saddam Hussein à Oussama Ben Laden. Sur la tête de ma mère, je suis sérieux. En plus, j'étais clair à cent pour cent. J'étais en manque d'idées originales, alors je me suis dit je vais écrire une lettre de Saddam à Oussama, dans laquelle Saddam critique les mœurs des Françaises, et demande à Oussama de lui venir en aide dans sa mission réformatrice de la société française. Mes potes étaient morts de rire. Mais en même temps, ils avaient peur. Ils croyaient que j'étais complètement barge.

.....
.....
.....

Quelques jours après, je marchais dans la rue, aux alentours de midi, me dirigeant vers une discothèque. L'entrée de la discothèque était supervisée par un type qui s'appelle Philippe. Je n'aime pas ce gars, il est un peu louche. Quand je donnais à manger aux canards, en leur jetant des petits bouts de pain, il me disait : « Non, ils sont juifs ». Quand je me rasai les cheveux, il me disait : « Tu as la tête d'une couille ». Blandine me racontait ses souffrances dans la discothèque. Tout en fumant un joint. Elle est sexy quand elle fume des joints. Mais

malheureusement, complètement conne.

.....
.....
.....

Je n'ai plus de force pour lutter encore plus. Tout cela est insensé. Je deviens fou. Je dors la lumière allumée. Je dors à 7 heures du matin. Je n'arrive plus à jouir sans toi, sans pleurer. Quand je jouis, sans toi, j'ai l'impression que je vais mourir. Et j'ai envie de vomir, mais je n'y arrive pas. Puis je me réveille. J'ai besoin de toi. Je t'aime, merde. Va te faire foutre, tu me manques ! Tu vois ? Je deviens fou.

.....
.....
.....

Docteur Saïd me demandait donc si j'avais fait l'amour ou non avec une fille française et si je pensais ou non loger le diable dans mon cœur. Docteur Saïd me prescrivit du prozac et des somnifères à fortes doses. En trois mois, j'étais devenu un drogué pur et dur. Je dormais tout le temps. Un mort vivant. Et je ne pensais à rien. Mais Docteur Saïd trouva que ma situation ne s'améliorait pas, et donc, il m'envoya chez Docteur Mahmoud. Le premier jour que j'ai rencontré Docteur Mahmoud, il me dit : « Je ne comprends pas ton problème. Je reçois des gens qui ont divorcé, qui ont fait faillite, qui ont fait de la prison... mais toi, toi, c'est quoi ton problème ? Je ne comprends pas ton problème ! ». Alors ils ont décidé que j'étais schizophrène, ils m'ont fait signer un papier que je n'ai pas lu, et ils m'ont emmené dans une chambre avec trois camarades schizophrènes. Ou bien fous, je ne sais pas.

.....
.....
.....

Quand j'ai signé le papier de Docteur Mahmoud, trois types baraqués m'ont attrapé par les mains, et m'ont emmené à l'intérieur de l'hôpital. Ils m'ont présenté à une infirmière palestinienne, voilée, qui devait me faire remplir une fiche me concernant. Un bédouin passa à côté de moi et me cria dessus : "un chien t'a-t-il pissé dessus ce matin ?". Je me suis retourné vers l'infirmière palestinienne, qui me prenait pour un Britannique, et je l'ai insultée en arabe de tous les noms. Et là, les trois types baraqués de tout à l'heure sont intervenus.

Ils m'ont attrapé par les mains, et m'ont emmené dans une salle toute blanche. Je n'aime pas les hôpitaux ni leur odeur. Il y avait un médecin soudanais, si je me rappelle bien, dans la salle blanche, et le type avait une seringue. Les trois types tunisiens me tenaient toujours. Le médecin a foutu la seringue dans mes veines une première fois, après avoir placé un bracelet sur mon bras — une sorte d'élastique — pour bloquer le sang. Avec la première seringue, il a tiré mon sang. Comme ça, directement. Le gars il n'en avait rien à foutre. Il a foutu la seringue dans la veine et il a tiré le sang. Quand j'ai vu mon sang monter petit à petit dans la seringue, j'ai commencé à trembler. Je n'ai jamais aimé les seringues. Avec une deuxième seringue, le soudanais m'injecta du valium. Je ne tremblai plus.

Un type indien est venu, et me conduisit aux toilettes. Il me demanda d'enlever mes habits, et il me mit sous une douche. Il était derrière moi, j'étais tout nu, complètement défoncé. La douche était sale, il y avait des mégots de cigarettes par terre. J'avais envie de vomir. Le type prit la douchette et mouilla mon corps, voyant que j'étais paralysé. Puis il me remit une robe bleue, que tout le monde mettait, et me montra ma chambre. Il y avait quatre lits dans la chambre. C'était vers 14 heures. L'indien me lança un regard interrogateur.

.....
.....
.....

Je ne pensai plus à rien, et je me suis mis dans un lit. Je n'avais plus aucune notion de temps, de lieu, d'identité, rien. Quel bonheur... ! Après un moment, j'ai ouvert les yeux, et j'étais dans une salle à manger. On nous donnait notre ration quotidienne de cachets, avec de la nourriture. On mangeait tous les jours une cuisse de poulet froide. Avec un peu de riz, je crois. Je me suis assis près d'un homme âgé qui avait une moustache. Il me demanda d'où je venais, et je lui dis : « FRANCE ». Il me répondit alors qu'il avait vécu en France. Quelque temps plus tard, il demanda à une autre personne d'où elle venait. La personne lui dit : « CHINE ». Il lui répondit qu'il avait vécu en Chine aussi.

Le plus dur dans l'hôpital psychiatrique, c'était la nuit. Toutes les nuits les trois types tunisiens nous frappaient avec des policiers. Ils avaient des trucs en caoutchouc, comme les matraques de policiers, et des seringues de valium. Chaque nuit, les fous se disputaient, volontairement, pour obtenir leur dose de valium. Comme ça, en plein milieu de la nuit, ils se réveillaient tous et se tabassaient. Puis les tunisiens et les flics intervenaient, en frappant tout le monde, puis en injectant du Valium aux fous. C'était devenu comme une sorte de rite,

habituel.

.....
.....
.....

Quand j'étais petit, mais vraiment petit, un homme m'avait offert un pigeon. Un pigeon blanc, dont on a épluché certaines ailes, pour qu'il ne puisse pas s'envoler. Je l'aimais beaucoup. Un vendredi après-midi, alors qu'on rentrait à la maison, ma mère me dit : « Ton pigeon est mort ». On est arrivé à la maison, et je suis allé voir le pigeon. Il était là, par terre, immobile. Il avait un gros trou à la poitrine, tâché de sang. J'ai commencé à pleurer. Je pleurais, et je pleurais. Thibault est mort un vendredi aussi. Dans une voiture. Il venait d'acheter 500 grammes de « speed », de la coke et de l'herbe. Des amis à lui conduisaient la voiture, et il s'était allongé au siège arrière. Le chauffeur a dû arrêter brusquement la voiture à un virage, le cou de Thibault se tordit d'un coup, et Thibault mourut sur-le-champ.

.....
.....
.....

Un homme est allongé sur un lit, dans une chambre d'hôpital. Il saigne. Une télévision est allumée, une chaîne quelconque. Deux femmes s'agitent au cours d'une discussion. L'une clame que l'insécurité règne sur le pays, et l'autre se demande si le prix de la viande hachée ne sera pas haussé encore une fois par les autorités concernées. Une infirmière entre dans la chambre, pose un plateau et se retire. L'homme qui saigne a un seul enfant, qui doit venir, un jour. Il ne veut pas mourir sans l'avoir vu. Cet homme, c'est mon père.

.....
.....
.....

Ce qui m'étonnait le plus dans les rites des religions polythéistes, c'était la douche. Dans chaque temple, les gars ils avaient une douche, pour que le type qui veut aller prier dans le temple, il soit propre. Evidemment, eux ils voulaient pas se laver du péché originel, mais juste genre si t'as pétié, ou bien t'as chié, eh ben faut pas entrer comme ça parler avec Zeus. Cousin, tu crois que Zeus c'est ta mère ou quoi ?! En Mésopotamie, à savoir l'Irak actuel, je crois bien que la douche de purification, c'était pour les putes. Parce qu'à l'époque les putes elles

étaient considérées comme des meufs bien, et même les hommes religieux ils utilisaient les putes pour parler avec les dieux. C'était elles qui pouvaient communiquer avec les dieux et c'était elles qui ramenaient aux mortels les bonnes nouvelles, si j'puis dire. Autrement dit, en Mésopotamie, à savoir l'Irak actuel, si tu voulais réussir dans la vie, fallait que tu sois une pute, et ton proxénète c'était Zeus en personne.

.....
.....
.....

Les barbus qui ont fait péter le monde le 11 septembre emploient un vocabulaire particulier, lorsque le champ lexical est lié à la prostitution. Est pute par exemple toute femme non musulmane. Est pute aussi toute jeune fille blonde non voilée conduisant une voiture. Est pute aussi, et par ailleurs, toute jeune fille blonde ou autre qui roule dans une voiture tout terrain avec un bédouin et qui va avec lui au désert pour une charmante saillie en milieu floral sauvage. Ils utilisent aussi le mot "Eglise" pour désigner le "Bordel". Mahomet en caricature, c'est aussi du fils-de-putage. Vire-moi ce journaliste qui a osé dessiner Mahomet. Quel terroriste, ce journaliste.

Poème inclus tiré de « Mourir 1000 fois », d'Oxmo Puccino, in Opéra Puccino.

Vite fait

Je suis problématique. Enfant gâté, né pour jouer, jouant et voulant jouer. Et je suis méchant, quand je le veux, et capricieux, lorsque je le sens. Mais ce qui n'a pas été dit, c'est que cette femme-là, je l'aime, oui je l'aime, de tout mon cœur je l'aime. Et je vais devoir faire tout un détour, avec une autre femme, faire des gosses avec elle, me lier définitivement à elle ; et ce, afin qu'un jour, si jamais je revois celle que j'aime, celle que l'enfant gâté, né pour jouer, jouant et voulant jouer aime, je lui dise : « ET MAINTENANT, QU'EST-CE QU'IL Y A ? ».

Crises de banlieue?

Un jour, un jeune arabe eut une bourse d'étude alléchante pour la France. Il n'avait jamais voyagé auparavant, et un de ses amis lui dit : « Quand tu vas arriver à Paris, et que tu devras partir à Lyon, tu trouveras dans la gare une machine automatique qui vend les billets de train. Fais attention à cette machine, car elle connaît les noms de tous les voyageurs ». Voilà que notre petit arabe arrive à la gare de Lyon. En achetant son billet de train de la machine, il lui demande : « Qui suis-je ? ». Celle-ci lui répond : « Djamel, je sais qui tu es, va-t'en ». Surpris par la machine, il décide de s'habiller comme les Français, pour la feinter. « Djamel, je sais qui tu es, va-t'en ! ». Il se mit alors une barbe et une robe comme les Talibans, mais la machine répondait toujours et encore : « Djamel, je sais qui tu es ! Va-t'en ! ». Finalement, il s'est dit, je vais porter un masque, et elle ne me reconnaîtra jamais. Il se mit alors un masque de camouflage sur le visage, et demanda à la machine : « Alors, qui suis-je ? ». La machine lui répondit : « Djamel ! Espèce de con ! Ton train est parti ! ».

.....
.....
.....

Il y a fort longtemps, deux Arabes eurent une bourse d'étude pour la France ; l'un étant un âne, et l'autre, un perroquet. Ils montèrent pour la première fois dans l'avion, et l'âne commençait à s'ennuyer quelque peu. Il appuya alors sur le bouton rouge au-dessus de lui. Vous savez, ce bouton sur lequel on appuie quand on désire obtenir l'assistance d'une hôtesse. Ayant appuyé sur le bouton, celle-ci vint voir l'âne et lui dit : « Oui, Monsieur l'âne, comment puis-je vous être utile ? ». L'animal répondit qu'il avait appuyé sur le bouton rouge parce qu'il s'ennuyait et qu'il voulait « rigoler ». L'hôtesse s'énerva, et se plaignit au pilote. Quelque temps plus tard, le perroquet appuya à son tour sur le bouton rouge. La même hôtesse vint le voir, et repartit se plaindre au pilote, puisque le perroquet « rigolait » aussi. Le pilote lui dit : « Avertis le perroquet et l'âne que s'ils appuient une troisième fois sur le bouton, on les jettera de l'avion ». Entre temps, le perroquet s'était assis près de l'âne, qui s'ennuyait toujours. Il lui dit : « Tu n'as qu'à appuyer sur le bouton rouge, pour rigoler un peu. Ne t'inquiète pas : on est dans un avion français, ils ne vont quand même pas nous jeter de l'avion ». L'âne appuya sur le bouton, et le pilote les jeta tous les deux de l'avion. Le perroquet, ayant des ailes, put voler. Mais l'âne allait littéralement s'écraser au sol. Il demanda au perroquet, qui le

suivait en volant : « Oh, cousin ! Qu'est-ce qui s'passe ? ». L'oiseau lui répondit alors : « Espèce de con ! Tu ne sais pas voler, tu es un âne, et en plus tu appuis sur le bouton rouge ?! ».

Cunnilingus

Quand elle m'a quitté, j'étais dans un sale état, et personne ne m'a sorti de ma merde. Le dernier jour qu'on s'est vu, pour la dernière fois, elle m'a demandé de lui dire... quelque chose. Je mettais mes habits, pour aller à la gare, elle m'avait refusé trois nuits à la suite au lit, et j'étais fatigué, vraiment fatigué. « Tu n'as rien à me dire ? Rien à me dire ? ». Si. Ne te préoccupe plus jamais de moi. A partir d'aujourd'hui, tu te fous de moi. On est allé à la gare, et elle avait attaché ses cheveux en deux tresses, genre, ce soir, je te trompe, pour t'oublier. On arrive à la gare, j'ai pas de fric, elle m'achète un billet de train, me donne le restant de la monnaie (7 ou 8 euros), m'emmène au quai, me prend dans les bras, pleure, puis elle court, elle court, elle court de toutes ses forces au boulot. Je la regarde disparaître ainsi, en courant, et je n'ai aucune sensation. Rien. Je ne sens absolument rien. J'étais aussi froid que de la neige. Je prends le train, et je me dis : « A partir d'aujourd'hui, tu ne penses plus à cette femme. Cette femme est morte, tu la sors de ta tête ». Je reviens à Marseille. Je n'ai même pas l'argent pour prendre le train jusqu'à Nîmes. Je me débrouille d'une manière ou d'une autre, je rentre à Nîmes, et je travaille. Je travaille comme un fou, dans une épicerie, de 9 h du matin jusqu'à 3 h du matin, nourri et payé, entouré de malades. Des dealers, des assassins, des alcoolos, des artistes, des mecs qui se shootent à l'héro, à la coke, des mecs qui débarquent à 3h du mat avec des bats de base-ball pour nous braquer, et puis nous on a des sortes d'épées et des bouteilles de bière en verre pour nous défendre, etc. J'étais très attaché à cet endroit : je voulais écrire un roman, le concernant. Je voyais des cas de figures vivant d'une manière que je n'avais jamais vue auparavant, ni même à la cité de la Paillade ou à la ZUP de Nîmes. Je voyais devant mes yeux des gars qui concluaient des accords entre eux pour vendre 3 tonnes de shit, de la coke ; les CRS débarquaient chez nous pour contrôler le magasin ; parfois, à 2h du matin, je parlais de Francis Bacon ou de Blaise Pascal avec une peintre folle qui s'appelait Dominique et qui s'est retrouvée un jour dans mon lit à me dire qu'elle m'aime mais sa bouche puait le fromage ; parfois j'allais travailler habillé en costard cravate et mon travail consistait à « faire le poulet » : sortir du poulet égorgé halal d'un gros frigidaire, lui couper la queue avec un couteau non lavé depuis trois ou quatre ans, mettre 5 poulets dans un gros seau sale contenant de l'eau avec du sel et une dizaine d'épices, ensuite, après avoir fait entrer l'eau épicée dans chaque poulet, j'en mettais 5 dans de grandes barres en fer, que je portais, du fond du magasin, jusqu'au dehors, pour les mettre dans une machine à rôtir qui n'a jamais été lavée depuis l'ouverture de l'épicerie. Les

clients qui achetaient notre poulet pourri nous disaient qu'il était « très bon » et en rachetaient encore. Je voulais les inviter à venir voir la manière avec laquelle je préparais leur poulet, mais je craignais de passer pour un idiot. Parfois, surtout le samedi, je restais avec le patron, jusqu'à 5 heures du matin et, l'homme étant un kabyle très tendre, me donnait pour me récompenser tous les produits périmés qu'il ne pouvait plus vendre au magasin, et il a cru pendant quatre mois que je mangeais et buvais vraiment les produits périmés, et il me disait : « Oh, toi tu es vraiment un mec solide, je peux te laisser la caisse sans soucis ! » ; et il me laissait sa caisse, parce qu'il n'avait jamais fait confiance aux Arabes et aux Kabyles, concernant sa caisse ; et il partait baiser sa maîtresse au Algérie, m'appelant tous les jours pour me demander si tout allait bien, au magasin... Je n'ai pas gagné beaucoup d'argent, en travaillant avec lui, parce que j'étais honnête. J'étais devenu une célébrité au village, et tout le monde me connaissait. Parfois les gens me disaient : « Oh ! Toi t'es un mec solide ! », sans que je ne les connaisse. Elle m'écrit une lettre finale, où elle m'apprend que, dieu merci, elle n'était pas enceinte, que je suis un pauvre con, que je ne fais rien de ma vie, que je suis orgueilleux, égoïste et gâté ; et moi je travaillais de 9h du matin jusqu'à 3h du matin, pour lui prouver, précisément, que si c'est d'un mec qui travaille qu'elle a besoin, je peux le faire et même, jusqu'à la mort. Mais je n'ai jamais eu le plaisir de la voir, me voyant, travaillant de 9h du matin jusqu'à 3h du matin, aux « Mille et une nuits », l'épicerie et le taxi phone de Monsieur Mimoun, un mec gros, et vraiment baisé dans la tête, qui m'envoyait, par ailleurs, chez les sexologues, pour que je leur expose ses problèmes de lit, comme s'ils étaient mes problèmes à moi, parce que le mec avait honte de dire à une femme, qu'il ne baisait pas bien les femmes, précisément. Les sexologues me prenaient pour un malade mental. « Mais monsieur, vous avez 20 ans ?, et vous êtes, Arabe ? Mais de quels problèmes me parlez-vous ? ! ». Mais je vous assure, Madame, avant, je baisais vraiment bien, je pouvais le faire cinq fois à la suite, mais maintenant, je dois prendre du viagra et même, je n'arrive pas à atteindre le plaisir que j'atteignais, auparavant. Les sexologues me disaient alors de me reposer ou sinon, de reprendre du viagra, et mon patron, lui, me criait dessus : « Mais bordel je t'ai dit que je veux autre chose, que le viagra ! Putain j'aurais dû envoyer un pauvre con qui vient d'arriver du bled à ta place !, mais que faire !, je me suis dit que tu es lettré, tu sais lire et écrire, mais tu es con ! ». Je lui proposais alors de lui rembourser de ma poche l'argent qu'il m'avait donné, pour payer les sexologues, mais il m'envoyait chier : « Vas y, va à la caisse, laisse-moi au taxiphone, je veux pas voir ta gueule maintenant ». Et je repartais à la caisse, je m'assoiais sur un fauteuil tordu, ayant à côté de moi un

poste de musique, et au-dessus de moi un drapeau cubain, et un drapeau chinois (et je ne sais pas pourquoi, précisément). Je quitte le boulot. Je ne vais pas rester toute ma vie caissier de Mimoun le Kabyle, quand même. En plus la police venait de plus en plus nous contrôler, et faire la comédie du caissier qui devient client en deux deux parce qu'il bosse au noir ne me plaisait plus autant. J'ai l'impression en fait qu'il y a un poison qui coule dans mes veines et qui fait que je dois massacrer la vie des femmes que j'aime, pour me sentir moi-même, heureux. Et ce parce qu'une femme, une seule en particulier, m'a quitté, pour que elle, elle soit heureuse. Selon le psy, tout ça est positif. Positive, généraychene.

Interlude

Parfois, les mots n'ont pas de sens, peu d'intérêt, aucune utilité. Si tu m'aimes, ne fais pas l'amour à un autre, et si tu fais l'amour à un autre, je t'aimerais quand même. Ou bien encore : me voilà comme un con, dans une gare, cherchant les toilettes pour y chier, attendant que tu me serres entre tes bras, mais tu as pris l'avion. Mieux encore : va crever en enfer, et je t'aimerais quand même. O yeux bleus et gris, et ô tendres cheveux, emportez-moi avec vous, loin de ce monde pourri ; ô ma déesse, baise-moi jusqu'à la mort : n'est-elle pas une mort délicieuse celle d'entre tes jambes ?!

J'ai faim et j'ai trois enfants

A présent, Max Gallo écrit sur César.

Ce fut assez étonnant de voir César en héros tragique avec en gros titre : MAX GALLO. Qui est le personnage principal de l'œuvre grandiose de la francophonie mondiale : Gallo ou César ? (...)

Je cherche une cité où il n'y a pas de Jacques Dessange, Alléluia Afflelou tchin tchin, Marlboro classic, Marlboro modern, Gaumont, Teddi Zbith, et mon cul Kickers. Autrement dit une cité où il n'y a pas soixante-quinze pour cent de vous, chers lecteurs. Wallah, faut garder que Nicolas spécialiste du vin et c'est tout. Sinon, tout le reste : au diable ! Qui est Jacques Dessange ? Je veux dire qu'a-t-il de particulier ce monsieur ? Est-il physicien, philosophe, gynécologue, biologiste, dieu, mon cul, qui est-il ? Est-ce qu'il sent quelque chose de précis ou de diffus quand il sort de son magasin et qu'il voit — une menteuse — assise avec un bout de carton entre les bras où quelque'un lui a inscrit : « J'ai faim et j'ai trois enfants » ?

Comme vous, j'ai un sac et une bouteille de vin de la réserve des vigneron de Samur et je marche, je vois cette femme – menteuse – et je me casse. Mais même si je sais qu'elle est une menteuse parce qu'une autre menteuse sur TF1 – elle se nomme Clarinette Chazal – me l'a appris jour et nuit ; même et après tout j'ai mal au cœur. (La douleur s'accroît bizarrement quand c'est l'autre mongol, Patrick Poivre je ne sais pas d'où qui vomit les nouvelles). J'ai mal au cœur parce que je vais aller manger une salade d'avocat et de crevettes avec des moules à la marinière et que pendant ce temps, cette gitane – menteuse – sera toujours assise au même coin à mendier comme une chienne.

La salade d'avocat perd son goût et sa fraîcheur quand on la mange en pensant à la gitane qui mendie comme une chienne tout en mentant, et à toi.

Viens... Viens ! Embrasse-moi ! Caresse-moi ! Laisse-moi te déguster comme le vin, ô mon amour. Je t'aime. Je t'aime... Je t'aime plus qu'aucun homme n'a jamais aimé. Je t'aime plus que la réserve des vigneron de Samur. Chaque soir je sens la mort qui me chatouille le corps et je trébuche. Une nuit je suis resté une demi-heure avec une corde autour de mon cou. « Maintenant ou non ? ». Non... Non... Peut-être que demain... tu viendras ?

J'ai envie de me tuer pour que tu saches que je t'aime plus que la vie.

- Qu'est-ce que ça veut dire : « J'ai faim » ?

Le vin fait son effet, il n'y a plus de barrières entre moi et la gitane, maintenant.

- Euh. Euh.

- Oui... « euh euh ». Tu ne sais même pas ce que veut dire : « J'ai faim ».

D'ailleurs cela est normal puisque l'on n'a pas faim, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de sensation de faim. Il y a des vibrations du cerveau qui donnent l'impression de la faim ou de la non faim. C'est l'interprétation des bourgeois vingt pour cent de la population mondiale au reste de l'humanité qui crève de faim. Et quoi de mieux que d'étiqueter l'emballage avec : "prouvé scientifiquement, comme vu à la télé". Fermons la parenthèse épistémologique et revenons à nos moutons :

- Donc tu ne sais pas ce que veut dire « j'ai faim »...Sais-tu...Non, attends, c'est trop soutenu pour toi et pour moi. Tu sais... Non. Toi savoir... Non, compliqué. J'aaaiiiiiiii ffffffffaaaaiiimm. Tu as faim. Rien du tout dans le ventre : c'est ça ? Rien dans le ventre ?

- Oui, oui. Nada dans le ventre.

- Putain, Chazal a raison : tu es une menteuse. Tu as quelque chose dans le ventre. Tu as sorti trois enfants de ton ventre. Trois : un, deux, trois. Trois enfants. Toi pas avoir à manger et en même temps toi avoir trois enfants. Toi connaître le principe de contradiction de Parménide ? Non, qu'est-ce que je raconte... Donc, trois enfants ?

- Si. Si.

- Putain, c'est quoi ça, tu es italienne ? Ou bien tu veux dire six enfants ?!

- Si si si si si si si si si si si

- Ta gueule ! Tu dors où ce soir ?

- Carton, carton.

- Carton ?! Bon, viens dormir à la maison, ce soir, si tu veux. Toi et tes trois ou six enfants.

- Moi pas avoir enfants.

- Triple foutre dieu. Claire Chazal a vraiment raison, sa mère.

La gitane se lève et l'on se tient par les mains comme de vrais amoureux authentiques issus du premier monde et non plus du troisième. (Le problème du troisième monde est qu'il n'y a pas de quatrième). On se promène ensemble à travers les Champs-Élysées et on décide de manger au "Charles de Gaulle", restaurant bon chic bon genre des fruits de ta mère.

- Vous désirez un apéritif, Monsieur ? Me demande une garçonnette parisienne.

- Non, c'est bon. Je préfère l'oxygène. De l'eau seulement. Et j'ai déjà

ma réserve des vigneron de Samur.

Exactement comme un garçonnet, le garçon s'en va comme s'il n'avait rien entendu. Je déteste ces airs de bourgeois d'autant plus que je déteste l'air pollué tout court et je hais la bonne société raffinée de mon cul. (Vous...). C'est pourquoi j'emmène les mendiants et les gitanes manger au Charles de Gaulle afin de vous montrer au grand jour que nous ne savons pas manger avec une fourchette et un couteau, que nous prenons plaisir à manger avec nos mains et nos pieds, qu'on pratique encore la polygamie et qu'on est encore monothéiste. (Le troisième monde... le tiers-état).

- Vous avez choisi, Monsieur? Pédale le garçonnet.

- Non, c'est la comtesse de Salzbourg qui a choisi. (La comtesse est la gitane habillée en torchons tordus). Elle me dit en chinois, car elle est amoureuse de la culture chinoise...

- ...Moi aussi Monsieur...

- Ta gueule, connard ! Ne me coupe jamais la parole quand la baronne de Tzigansbourg me parle. Elle veut une salade d'avocat aux crevettes et des moules à la marinière. Apporte-nous aussi du pécu, parce qu'on n'aime pas se déplacer aux toilettes. On est très cool et on aime tout faire au bio, c'est-à-dire chier dans les assiettes du Charles de Gaulle.

- Oh, mais moi aussi Monsieur, j'aime le naturel, le feeling, les gens originaux, j'adore ! Vous êtes si raffinés, comme Ségolène Royal... !

La gitane finit de manger. Tout le monde nous a regardés manger comme si l'on était des cobayes dans un laboratoire. (Rappelez-vous les essais nucléaires de Charles dans le désert algérien : si raffinés !). Je m'approche du couple assis à côté de moi et la gitane et je jacte :

- Ma belle Demoiselle : ma femme, la grosse gitane torchonnée que vous voyez de ce côté, désire essayer votre string. Sincèrement, elle le trouve sexy et voudrait le mettre. Elle vous le rendra juste après l'avoir essayé... Cela ne vous dérange pas que ma femme touche votre string avec sa « teucha » de gitane ? Cela fait effectivement trois jours qu'elle ne s'est pas rasée les poils du trou du luc mais je vous assure qu'ils sont propres, comme Monsieur Propre. Je viens de les désinfecter avec du Baygon et du Javel tout à l'heure. Allons... Soyez gentille Mademoiselle... En plus votre cavalier a l'air d'être un gentilhomme : serait-il un Chevalier de la Légion d'Honneur ? Ou peut-être bien un Duc d'Angleterre ? Ma femme est la fameuse Comtesse de Salzbourg... Nous sommes également adhérents au Parti Socialiste, comme vous...

La belle demoiselle était déjà aux urgences des Invalides avant même la fin de ma tirade romanesque. (Elle n'était plus valide). Le fait que les poils de la « teucha » de ma femme pouvaient toucher son string en

soie a fait déraiper ses sentiments si raffinés concernant les enfants mal traités et les pauvres de ce monde...

- Viens, cassons-nous d'ici, ça pue les cochons au lait.

Je me rends moi et ma femme la mendiante, la menteuse et la sale gitane à la gare. On prend le premier train venu en direction de Nanterre. (Mes amis Richard Durn et Max Gallo nous attendent). Seulement... il eut un petit malaise.

- Tu vois ce qu'il y a marqué là-bas ?

- Si si si si si si si si si

- Ta gueule ! Il y a marqué : « Ne pas se pencher vers l'avant ». Tu sais ce que ça veut dire?

La gitane qui vole le travail des Français et que nous devons chasser pour gagner les élections ne sait pas, bien évidemment.

- Bon ben alors lève-toi et lis bien ce qu'il y a marqué : « Ne pas se pencher vers l'avant ».

Ne pas se pencher vers l'avant signifiait que la fenêtre du train régional était ouverte et qu'en se penchant vers l'avant l'on risquait de se faire couper sa tête si celle-ci venait à se pencher vers l'avant – c'est-à-dire en dehors de la fenêtre – alors qu'un autre train régional venait en toute vitesse du côté opposé. La fameuse Comtesse de Salzbouurg se pencha vers l'avant et je fus ivre de rire. Vraiment, mort de rire. (Elle aussi, d'ailleurs). A partir de ce jour-là, j'étais fier d'être Français. Comme le grand philosophe Max Gallo.

Motif universel

Ou la variation sur le jacter pour ne rien dire de Lone, le gitan cosmopolite

Trois heures du matin.

« Je vais mordre le bois avec mes dents, pour te laisser quelque chose de moi... La trace de mes dents, dans le bois ». Elle mord le bois. Elle était jalouse, disait même que j'aimais une autre, et qu'elle voyait « ça » dans mes yeux. Naturellement, elle me disputait par moments là-dessus. J'étais assis sur le sol, tenant mon visage entre les doigts, et elle vint près de moi. Elle posa une main craintive mais généreuse sur mon épaule. « Et maintenant, qu'est-ce qu'il y a ? », me lança-t-elle. Je ne dis rien. Elle portait un tissu blanc, ou une robe de nuit, ne sais-je. Mais elle était presque toute nue, et je l'étais de même. Je tins ses jambes ente mes bras – ces jambes compréhensives, douces et humides –, et je fermai les yeux. « Je ne te comprends pas », dit-elle. Au cours de la nuit on avait fait l'amour, et la dernière fois, on était presque fous, éternels, puissants et invincibles... divins. « Tout va s'arranger, tout va s'arranger », insistai-je. « On va être heureux, oui, heureux ». Le lendemain, on s'est embrassé, comme tous les jours, et depuis, on ne s'est plus jamais revu. Elle avait raison. J'aimais réellement quelqu'un d'autre, et cela se voyait dans mes yeux, d'ailleurs.

Au royaume du baroque

-1-

Histoires de moutons

Cher peuple, avant d'écouter le discours national de son excellence le Mister Président de la C. I. V. (Comité Internationale du Vol, du Viol, et de la Vertu) nous vous conseillons formellement de prendre extra garde lors de l'ouverture de votre tête, car votre cerveau a dû surement bouger un peu durant tout le temps que vous avez payé des taxes et des impôts à votre nation qui à son tour utilisa cet argent pour élever des palais pour le président ; et des prisons 5 étoiles pour le peuple. Sans oublier les machines à guillotiner et les chaises électriques qu'on a importées de l'étranger exclusivement pour bien vous traiter. Nous vous conseillons également d'utiliser Javel La Croix ou Tide deux en un pour bien laver vos idées afin de ne laisser aucune tache impérialiste capitaliste sur votre pensée.

Ceux-ci sont les conseils du ministère national de la santé du peuple ; passons maintenant, au discours national.

Le Discours National

Cher peuple, (que j'aime beaucoup d'ailleurs, je vous aime un après l'un, et une après l'autre). Chers enfants de la patrie, j'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai enfin décidé au nom de la constitution nationale de la révolution victorieuse de notre peuple glorieux, de réaliser une recherche scientifique philosophique génétique chimique biologique, qui résultera ensuite d'une carte génétique généalogique des cellules nerveuses de mon papa; car mon prof d'histoire venait de m'indiquer dans le cours de l'éducation civique nationale du peuple, que dans la réalité virtuelle : « maman toujours papa peut-être » . C'est pourquoi je mène ce combat glorieux du peuple qui me guidera vers le bonheur spirituel de l'existence humaine.

Car voyez-vous chers compatriotes, cela m'est très important, parce que je veux être sûr que mon papa à moi est vraiment mon papa à moi. Cela vient en effet du fait que mon papa à moi m'a toujours dit que j'étais « une faute » dans sa vie ; et que ma maman est une mauvaise bonne femme... Mais quand j'ai grandi un peu j'ai compris qu'il était le fou et non pas ma maman.

Après que j'eusse raconté ce joli conte de fée à ma gentille prof de

français, elle me demanda où pourrais-je employer le pronom relatif philosophique francophone « que ». Je répondis dès lors avec une innocence incomparable d'un gosse de 16 ans, que je l'aurais sûrement engagé et recruté dans le supermarché de mon papa, un supermarché à moutons. Oui, un supermarché, de moutons... On y vend des moutons : des beurres, des camemberts, des caoutchoucs ; on y vend tous les genres de moutons ! Et après les avoir vendus, on envoie notre technicien pour les égorger. Mais voyez-vous, notre réputation est très bonne dans le monde de l'égorgement à cause de deux causes principales : l'une est que l'on offre un service « prêt-à-porter », l'autre est qu'on égorge nos moutons selon la méthode islamique.

Figurez-vous, il existe plusieurs méthodes d'égorgement sur terre. La méthode bouddhiste consiste à tuer le mouton, puis le manger. La méthode communiste consiste à tuer le mouton, puis le manger. La méthode du RPR (sous la direction de Mme. Brigitte Bardot, la grande combattante de et pour la liberté des animaux) consiste à tuer le mouton, puis le manger. Cependant, nous, les concepteurs de la méthode islamique, notre style d'égorgement est plus cool. Il consiste à tuer le mouton, puis le manger. La seule différence est qu'après l'avoir mangé, on en prend un autre, tout en disant merci Tonton Abraham pour avoir égorgé un mouton au lieu de ton fiston.

Mais enfin, enfin entre nous, cher peuple, toutes les méthodes du monde terrestre consistent à éliminer les moutons du troupeau de moutons qui est nous, oui ! Nous, chers camarades carnivores, nous sommes et avec toute la fierté de la dignité humaine, nous sommes et sans aucune honte, des moutons, qui mangent, appliquent le théorème de la satisfaction des besoins humains, et qui dorment ensuite dans un sommeil éternel de la saleté sociale. (Dieu merci, je suis le berger !)

C'est vrai qu'on se divise en deux sexes (l'un est plus con que l'autre) et c'est vrai qu'on a des moutons plus intelligents que d'autres ; comme Saddam, Staline, Hitler ou Pétain, et d'autres moins cultivés comme Freud, Einstein ou Marx ; mais même et après tout, on reste toujours con. Néanmoins, (dans mon opinion personnelle toujours), je pense qu'il existe une exception, qui est le mouton numéro 865000 : Monsieur Kim El Song, (un des plus gros moutons coréens) qui même après avoir tué tout son peuple, se réveille chaque matin pour entendre ses moutons qui crient : « on t'aime Kim, on t'aime Kim, plus tu nous tue et plus on t'aime ! ». Et après s'être acclamé par le troupeau, il l'emmène à la Ferme Nationale de la Famine... (La FNF...)

Vous me demanderez pourquoi reste-t-on toujours con, même en ayant

des figures si brillantes, si intelligentes comme celles que je viens de vous citer...? Je vous répondrai alors que c'est à cause du problème. Le problème est très profond. Le problème est très philosophique. Le problème est très gros. Le problème pèse approximativement 300 kilos. Le problème est une question de vie ou de mort. Le problème est une question de moutons. Le problème... le problème est que je ne sais pas où est le problème ! Ca fait cinq ans que je vois des psys de tous les genres: des beurres, des fromages, des tomates, des carottes, puis qui me disent tous que je suis un petit enfant merveilleux mais qui a malheureusement un petit problème mental dû aux quantités non modérées d'alcool qu'il consomme. Mais au fond, je suis un mec bien ; même si Créance ou Clémence a eu trop peur de danser un slow avec un mec plus-que-parfait comme moi... !

Bien sûr, chers frères moutons, les capacités mentales de ma pauvre prof de français ne lui ont pas permis de piger ce que j'étais entrain de lui kiffer, alors elle me donna l'ordre de me barrer et de me virer, de prendre la direction de la PDG, qui me demanda à son tour de me présenter, parce qu'elle en voit des centaines de cas comme moi par jour attardés désespérés, alors je lui ai encore causé la même histoire des milles et quarante treize nuits : chère madame, je suis un mec moche, triste, pessimiste, un peu fou, personne ne comprend mon sens d'humour, (c'est un sens interdit), j'ai pas de GSM ni de BM, et je cherche un mouton fou du sexe opposé qui m'acceptera comme je suis.

-2-

Stupidités de grosses vaches

Mesdames et messieurs, aujourd'hui, (et pour une fois), j'ai de bonnes nouvelles pour vous. Oui. Il nous a enfin été confirmé par le Ministère du Commerce que les prix du Gasoil et de l'Essence ont augmenté de plus de 50%, c'est-à-dire le double. Le Ministère des Biens Publics vient aussi de nous affirmer une autre bonne nouvelle : les prix de l'eau, de l'électricité et du pain vont aussi augmenté de 50%, c'est-à-dire le double. Eh oui, c'est la vie ! C'est beau la vie, non ? Il faut toujours voir le bon côté des choses, il faut être optimiste comme moi. Il nous a aussi été confirmé par le Ministère de l'Emploi que le taux de chômage est le plus florissant que jamais, car il venait d'atteindre les 100% hier soir après la démission du ministre du travail. C'est pourquoi je vous donne ce bon conseil pour votre mort professionnelle et personnelle : trafiquez au plus vite vos papiers et cassez-vous en Espagne. Et dès que vous arrivez là-bas, demandez un traducteur, chialiez un peu, et tout ira bien. Croyez-moi. Je ne mens pas. Je ne mens jamais, moi. Passons maintenant aux nouvelles en bref. Eh oui

les nouvelles en bref du jour sont aussi très bonnes. Car il vient aussi de nous être affirmé par le Palais Royal que les 25 milliards de dollars que la Banque Internationale a prêté à notre pays comme aides économiques, ont été utilisées inconsciemment par Sa Majesté le Roi défunt (que Dieu le mette et le garde surtout au fond de ses paradis splendides), pour inaugurer de nouvelles fermes de cannabis au nord du pays, ce qui représente une grande démarche économique pour notre nation, car de nombreux paysans illettrés y seront exploités afin de participer au grand développement agraire de leur patrie. Ne partez pas loin car il nous reste encore d'autres bonnes nouvelles à vous annoncer. Eh oui, il paraît, d'après des sources confidentielles, que les prix de Spécial Flag et des meufs de Salé vont eux aussi augmenter de 50%, c'est-à-dire le double, autrement décrit 14 balles la canette de bière et 40 balles la nuit ! Passons maintenant au reportage du jour.

« ...Il est 6 heures du soir à l'auberge des jeunes délinquants de notre capitale économique... Les jeunes malades viennent de s'enfuir du foyer après l'avoir fracassé et brûlé... Ceci est un simple exemple de la violence perpétuelle qui agite les jeunes de notre pays... Tristement la question se pose : sont-ils des jeunes ou des criminels ? Mounir el-Kambou pour Radio et Télévision de la Méditerranée internationale... »

Merci Mounir el-Kambou pour ce joli reportage... Eh oui, nos jeunes sont-ils des criminels ou est-ce juste de simples crises d'adolescence ? Mais la vraie question serait, je pense : pourquoi nos jeunes deviennent-ils comme ça ? Qu'est-ce qui les pousse au monde de la criminalité quand tout leur est disponible et offert par notre Etat honnête ? Ils ont la drogue, l'alcool et les prostituées, que veulent-ils encore ? Que leur offre la violence ou la criminalité de plus ? En parlant de criminalité... Il paraît et d'après notre police corrompue, qu'il y a une légère progression dans le monde de la criminalité. Eh oui, à présent l'âge moyen d'agression est de 7 ans, c'est-à-dire : un gosse des bidonvilles vous agresse à 7 ans, vous viole à 13 ans et vous enterre à 15 ans. (S'il ne l'a pas fait après vous avoir violé bien sûr). Puff... Vraiment... Les jeunes d'aujourd'hui... ! Passons maintenant aux nouvelles royales. Eh oui... Après son tour du monde privé, Sa Majesté le Roi de la Méditerranée vient de retourner aujourd'hui à notre pays glorieux où il fut accueilli par son nouveau Premier Ministre M. Propre (ancien Ministre de l'Intérieur), et par les autres ministres de son Etat. Il eut ensuite un entretien amical avec le Ministre israélien des Affaires Etrangères au Palais Royal, où ils discutèrent ensemble à propos de l'avenir des relations économiques des deux pays, et sur le processus de paix au Moyen-Orient. Sa Majesté

le Roi rappela au Ministre israélien sa position claire vis-à-vis du problème palestinien, qui est que le Royaume de la Méditerranée soutient une solution pacifique pour le problème des palestiniens d'origine israélienne, et qu'il fera de son mieux pour les convaincre de libérer la terre qu'ils ont occupée (la Palestine a été occupée par les palestiniens en 58 Avant Jésus Christ) et de partir quelque part de loin.

L'Amazonie semble s'imposer comme solution finale.

On arrive malheureusement à la fin de notre journal télévisé. Notre chaîne tient à vous rappeler que le film de la soirée "L'honneur de la fille est comme des allumettes" sera remplacé comme prévu par les publicités électorales. Bonne Soirée.

Publicité

Ceci est une publicité électorale de haut voltage. N'essayez pas ça chez vous. Attention à vos enfants. Permission parentale souhaitable. N'essayez pas ça chez vous. « Hassan Arazi, ici présent devant vous, politicien issu de la Coalition du Bien Absolu, se présente au nom du Parti des Roses Optimistes au combat des élections ministérielles. Ses promesses qu'il tiendra surement après que vous l'auriez élu, sont : l'égalité de la femme envers l'homme, le port de minijupe obligatoire, 10 joints pour chaque citoyen, la légalisation de la prostitution, subventions et aides économiques aux magazines culturels philosophiques féministes, comme Petite Biche, Sexy Gonzesse, Sexe à 13 ans, Lolita, Fans de Britney, Tendance Gay, etc. Plus l'arrestation de tous les hommes qui ne bandent pas, ou qui rencontrent des problèmes sexuels les empêchant de satisfaire leurs femmes. Confier la grossesse et ses conséquences aux hommes (les femmes ont beaucoup d'autres choses plus importantes à faire que de s'occuper de leurs enfants, comme par exemple faire les magasins, ou passer une après-midi à Yves Rocher). Aide aux chanteurs féministes comme Sandra qui chante « Allo, allô ! habibi ! je t'aime ». Soutien financier aux artistes féministes qui foutent trois lignes sur une feuille et l'appellent la souffrance métaphysique de la femme violée. Aides aux poètes féministes soutenant la liberté de la femme avec leurs poèmes magnifiques, comme le grand poète méditerranéen 'Bouras Bouqala' qui nous laissa ces vers inoubliables avant de se suicider :

Je l'ai violée dans la forêt

A cause de ses cris mon cœur s'est brisé

C'est pourquoi, et sans savoir pourquoi, je l'ai tuée

Je l'ai jetée au fond de la rivière, et je me suis suicidé

Mesdames et messieurs, avec le Parti des Roses Optimistes, sous la direction de Hassan Arazi, le futur se promet d'être très brillant et très ensoleillé. Si tu aimes les gros zizis, vote pour Hassan Arazi ! ». Nous vous répétons que ceci est une publicité électorale de haute tension. N'essayez pas ça chez vous.

Journal Télévisé

Chers téléspectateurs, nous venons d'apprendre que la jeunesse Araziste (composée majoritairement de militants roses optimistes) prépare une révolution pour s'emparer du pouvoir de notre pays. Je donne la parole maintenant à notre envoyé spécial, en direct du palais déloyal. « ...Eh oui, les forces de la jeunesse Arazinienne s'approchent du palais royal et du Ministère de la Défense et celui des télécommunications et notamment notre télévision nationale. Je les vois à cet instant même aux portes du palais, j'entends des cris, des coups de feux, oh mon dieu, ils ont franchi les gardes, mais que font-ils ? Oh mon Allah ! Ils sont entrain de baisser le drapeau de notre royaume et mettent à sa place un drapeau rose avec la photo de leur idole Mme Britney Spears... Retournons au studio... ! ». C'était notre envoyé spécial du palais royal, euh, je veux dire du palais bocal rose, en ce qui me concerne je vous quitte parce qu'on vient de me dire que notre bâtiment s'est fait envahir par la jeunesse Araziste... J'entends moi aussi des cris et des coups de feu, et je sens qu'ils sont juste à côté, ah, les voilà... « Euh... Bonjour... Mesdames et messieurs, je vous félicite pour cet acte révolutionnaire que vous venez de faire... Cela va marquer l'histoire glorieuse de notre pays... Les générations à venir profiteront surement des grands exploits de notre génération... ». Traître de la nation ! Corrompu de la monarchie ! Agent du sionisme ! Espion de l'impérialisme ! « Aaaaaahhhhhh ». Sans transition... Mesdames et messieurs, nous sommes très désolés pour cette nouvelle triste, mais nous venons d'apprendre que le présentateur du journal s'est suicidé... On a fait tout ce qu'on pouvait pour le sauver mais malheureusement, il s'est éteint avant qu'on ne puisse l'allumer. Nous allons maintenant au palais royal pour couvrir le discours de notre nouveau président, M. Hassan Arazi et sa femme Mme Britney Spears.

« Cher peuple,

Ce jour, ce jour est un jour nouveau, plus ensoleillé, ce jour, ce jour est un jour rose, et optimiste. C'est le jour du peuple et des femmes. C'est le jour de toutes mes sœurs bohémiennes, pauvres, droguées, prostituées, violées, déchirées et sans domicile fixé. Je pense ici à mes camarades dans la Révolution et le combat National ; comme Mme.

Najla, Tagma, Soukaïna et les autres, qui ont toutes combattu et donné tout ce qu'elles avaient de créativité pour que les générations à venir profitent du grand développement et de la grande démocratie et laïcité de notre génération. Et aujourd'hui, et grâce à moi et ma révolution victorieuse, la Femme, la femme méditerranéenne a enfin, ses droits. Et les hommes vont devoir payer pour toutes ces longues années de souffrance et de torture contre les femmes. Nous allons interdire tout match de foot ou de boxe sur nos chaînes nationales, et les remplaceront par des séries culturelles et philosophiques comme « Alerte à Malibu » et « Dallas » ainsi que des défilés de mode. Nous allons aussi formaliser toutes les lois familiales concernant l'usage du préservatif et le divorce et l'avortement... Nous allons créer des centres de planning familial où vous pourrez avorter facilement et gratuitement. Le préservatif et le viagra seront distribués au peuple entier avec des tickets de rationnement et aux enfants dans les écoles. Nous allons exterminer les réactionnaires islamistes. Oui, je le dis, aujourd'hui, devant vous. Nous allons les envoyer au Paradis, comme ils le demandent et le souhaitent. Nous les enverrons en charter de luxe et en première classe au Paradis. Baisez, chers compatriotes. Baisez et baisez jusqu'en mourir. C'est le seul moyen que nous avons pour vaincre la tyrannie ».

Bouras Bouqala : le père de la tête à la bosse.

Mounir el-Kambou : le con lumineux, le con qui éclaire.

-3-

Cochons, cochonnets et banalités

On arrive à la fin de notre programme Cochons, cochonnets et banalités, mais avant de vous quitter, je voudrais vous rappeler les points les plus importants dont on a discuté aujourd'hui avec M. Hassan Arazi.

M. Hassan Arazi vous dit qu'il s'en fout totalement de ce que vous pensez de lui ou de ses idées, et que vous pouvez vous jeter à la mer si vous n'aimez pas ce qu'il raconte. Anarchique, il l'est, et il le reste. Il vous déteste tous et son rêve dans la vie est de vous tuer et boire de votre sang.

M. Arazi pense également que vous êtes tous des hypocrites, des menteurs, et des traîtres qui ont vendu leur pays à l'Occident. De même, il a une certitude complète que vous êtes tous des agents de la C.I.A et que vos pays sont des états américains.

Il pense aussi que vous êtes des attardés, des gens vides, idiots et stupides. Et vous ne savez rien faire à part bouffer, dormir et chier. Il en mare du monde et pense que la faute la plus grave qu'il a commise dans sa vie est qu'il ne s'est pas encore suicidé.

Il se doute de ses capacités mentales et pense qu'il est un peu zinzin (taré...). Mais même et après tout, il possède les capacités mentales qui lui permettent de vous dire que vous êtes des sales voleurs, des sales bourgeois, des sales corrompus et des sales lâches qui voient leurs frères mourir de faim et les regardent en souriant – lui inclus bien sûr, il est de vous; comme vous, et pour vous.

Et pour en finir, et une fois pour toute, il vous annonce gentiment et calmement, qu'il démolit la famille, la religion et les traditions, et qu'il vous démolit avec.

Et après ?

Métaphysique du fait divers

... Je viens de promener mon chien. Non seulement est-il précoce, mais il apparaît clairement que certaines pratiques sexuelles sont innées chez lui. Ainsi, il a rencontré ce matin la même chienne, caniche, âgée de cinq ans de plus que lui. Encore une fois, les préliminaires d'amour ne servirent à rien, et la chienne ne voulut pas faire l'amour avec son excellence. Alors, tout d'un coup, il décida littéralement de « fellationner » avec elle : il se leva, pointa son sexe, et le foutu à la gueule de la chienne. Sa maîtresse nous a pris lui et moi pour des fous ; elle me dit : « Monsieur, votre chien a un problème à la tête... Normalement c'est par derrière, pas par devant ». « Oui madame, je sais, mais moi aussi j'ai un problème à la tête. Je lui fais passer des cassettes porno ». Et là, elle m'a vraiment pris pour un fou. Je ne voulais que dédramatiser la situation avec un peu d'humour... Mais elle ne m'a pas compris...

... Or, qu'est-ce qu'un terroriste ? Ce doit sûrement être un de ces hommes-là, barbu et habillé d'une traditionnelle robe blanche, armé d'un gros couteau de boucher, et surtout, entrain d'égorger féroce et sadiquement un journaliste blanc aux yeux bleus, qui lui doit sûrement être Juif ou sinon un crétin. L'homme dont la gorge a été délicieusement tranchée par le terroriste a dû sûrement être « terrorisé ». Heureusement pour lui, une fois mort, il ne l'était plus. C'est-à-dire que l'action du terroriste, à savoir terroriser, a lieu au présent, maintenant, et non pas au passé ni à l'avenir. Naturellement, on est tous terrorisé quand on voit un petit enfant qui se fait écraser par un chauffard qui a mangé du porc arrosé au vin ; mais, une fois que l'action d'écrasement de l'enfant est achevée, et que ce dernier est enterré et oublié, on ne l'est plus ; d'autant plus que notre terreur sera systématiquement effacée par le quotidien et ses tâches, si l'on n'a aucun lien particulier avec l'enfant écrasé. Il va de soi qu'un terroriste n'existe pas en tant que concept parfait mais uniquement en tant qu'acteur humain dans un temps donné et qu'un « groupe terroriste » ne peut être représenté dans la réalité qu'à travers une armée étatique exécutant les ordres d'un pouvoir exécutif démocratiquement élu ayant décidé d'envoyer son armée à la guerre d'occupation c'est-à-dire le « terrorisme »...

... Car tout est dirigé par l'apparence. Nous ne sommes plus dans un contexte de débat élitiste, entre des êtres qui prétendent tout connaître par leurs sens, et d'autres voulant nous faire croire au monde des « idées » suspendu au-dessus de nos vagins délicieux. Non,

nous sommes dans un monde où personne ne remet en cause sa raison d'être : l'apparence. Les magasins de mode et de futilités en tout genre fleurissent à travers les villes, et vous pouvez demander à quiconque ce qu'il pense de la théorie des idées de Platon et ce qu'il pense de Pamela Anderson, et je parie qu'il aura beaucoup plus à dire sur les seins de cette dernière que sur le vagin de ce premier. Tout est érigé en ce sens : les chaînes de télévision, de radio, les magazines, les journaux ; tous ces moyens d'expression sont exclusivement utilisés afin de promouvoir la place de l'apparence, systématisée telle une muse, un but moral suprême à atteindre : une religion. Les riches et leurs biens sont les « icônes » et les bons exemples à suivre, par tous. On montre aux gens leurs villas, leurs piscines privées ; on les montre en compagnie de femmes appétissantes et de chiens de bonnes race ; et on les invite aux plateaux télévisés pour qu'ils racontent l'histoire de leur réussite, et pourquoi ne pas inviter également des artistes de première souche pour les cautionner ; et voilà que le plus vil des voleurs, et le plus méprisable des escroc, est transformé en héros international, dont tout le monde rêve d'être la copie...

... Et que fait « l'éducation nationale » ? Elle produit des générations d'abrutis et de dégénérés, qui ne savent ni lire ni écrire. Si nous leur demandons leur avis sur la dictature, ils diront que c'est une bonne chose. Ceux qui répondront seront bien évidemment ceux qui ne dorment pas, car une bonne partie de nos chers étudiants dort. Et si nous leur demandons ce qu'ils pensent de la démocratie, ils répondront que c'est bien, également. Ils descendront à la rue pour manifester contre une guerre par-ci, ou une autre par-là, en scandant des slogans dont ils ignorent la signification, et puis, quelques semaines plus tard, ils seront chez eux, avec une bière, entraînés de suivre le dernier match de foot entre cette armée et l'autre, et ils diront : « Finalement, la guerre aussi, c'est divertissant » ...

... Nous marchons au centre-ville. Qu'entendons-nous ? Il y a un homme, assis, là, au milieu de tout le monde. Il a près de lui, ce que nous pourrions appeler un « kit mains libres » : c'est-à-dire une guitare et un harmonica et une petite batterie à ses pieds. Cet homme joue de la musique, en effet, qui se nomme « country music ». Quelque chose de particulier est amplifié par la musique : un battement. Un seul. Du début jusqu'à la fin, son pied bat un seul battement, sans aucune variation : un seul battement par mesure. Le travail de cet homme, c'est de rythmer nos pas. En fait, on marche au pas. On est des soldats, à la différence près qu'on n'opère pas dans une armée, mais dans une grande usine, ou bien un grand film qui s'appelle la vie. Et les gens passent, saluent le monsieur, en lui jetant une pièce : c'est bien de

marcher au pas, comme à l'armée...

... Et le tertiaire. Qu'est-ce que le tertiaire ? C'est l'apparence. On va te vendre un téléphone au prix d'un avion de chasse parce qu'il te permet de te positionner par satellite. Pourquoi ? Parce que tu es le soldat Ryan. On va même te proposer de transformer ton défunt mari en diamant, parce que c'est bien. Ou sinon, on peut éparpiller ses cendres dans l'espace, parce que tu as peur de la mort. Tu veux t'abonner à Internet ? On va t'envoyer un technicien pour qu'il t'installe un câble dans un mur et ç'aura l'apparence de la bombe atomique...

... Tony Montana est un cubain. Napoléon Bonaparte est un corse. Tony a émigré au « continent américain » et Napoléon au continent français. Tony a commencé sa carrière comme un petit trafiqueur d'herbe, et l'a finie en étant le plus gros importateur de coke des Etats-Unis : le roi. Napoléon a commencé sa carrière comme un petit militaire et l'a finie en étant empereur d'Europe. Les deux personnages ont eu leur apogée et leur déchéance. Tout comme Barry Lyndon de Kubrick. L'image qu'on se fait du vieux Bonaparte, assis sur un fauteuil, le ventre mou et grossi, l'air grincheux et ennuyé ; contrairement au tableau le figurant sur son cheval surgissant des ténèbres, l'air serein et charismatique, le regard ambitieux et confiant ; est identique à l'image du vieux Montana, assis dans un restaurant luxueux, le ventre mou et grossi, l'air grincheux et ennuyé, entrain de dire : « Qu'est-ce que la vie ? Manger, baiser, chier, sucer ? ». Les deux hommes sont des étrangers qui ont conquis deux peuples qui les méprisaient, et plus précisément, chacun d'eux a conquis un symbole particulier du peuple qui le méprisait : une femme. Outre le fait que Tony Montana est un héros tragique fictif immortalisé par Brian de Palma et que Napoléon est un personnage réel immortalisé par l'histoire, il est évident qu'une étude plus poussée sur les ressemblances et concordances – littéraires, tragiques, surréalistes – entre les deux personnages donnerait une nouvelle approche du héros tragique. Par ailleurs, il serait formidable, que tous les jeunes « arabes de milieux difficiles » suivent l'exemple de Bonaparte...

... Une crise identitaire surgit des fins fonds de mon âme et je ne sais plus, par dieu, si je suis un intégriste, un arabe, un français, un français laïque d'origine maghrébine, un français musulman, un français musulman laïque ; ou bien encore un jeune, un jeune délinquant, un jeune d'origine difficile, un jeune de cités, de banlieue, ou de zone d'éducation prioritaire... Et je ne sais pas si se faire

lapider, au vingtième siècle après Jésus Christ ou avant Jésus Christ, ça fait mal. Mais j'ai lu sur le bulletin d'information de l'Association des Organisations Islamistes de France qu'il est impossible théologiquement de lapider une femme, ni même de lui demander des comptes sur quoi que ce soit, s'il n'y a pas eu quatre témoins qui l'aient vue, entendue et reconnue lors d'une embuscade sexuelle avec un amant ; et qu'un homme peut également tromper sa femme et être poursuivi pour le même « délit » pour lequel une femme pourrait être poursuivie. Donc la lapidation n'est pas monstrueuse, mais tout simplement impossible, et ce parce qu'aucune femme jusqu'à présent n'a demandé à quatre témoins de venir assister à sa « tromperie » sexuelle pour qu'elle puisse être lapidée par la suite. Quant à celle qui contrarierait le raisonnement, en demandant à quatre témoins d'assister à ses plaisirs intimes afin de se faire lapider par la suite, eh ben elle mérite bien d'être lapidée, puisque cela est son propre désir. Dans le bulletin d'information de la Grande Mosquée de Genève, ils disent, quant à eux : « Pour autoriser sa femme à sortir de son foyer, l'homme doit d'abord s'assurer qu'elle a toutes les capacités mentales pour relever ce défi ». Selon les gars qui aiment Voltaire, c'est grave...

... J'entends dire et lire ici et là qu'il ne faut pas lier Israël au peuple juif dans le monde, parce que cela est de l'antisémitisme, et qu'il est préférable de critiquer Israël lui-même sans les communautés juives dans le monde. Mais quoi ?! Cela veut-il dire : si vous voulez être antisémites envers les juifs d'Israël, parfait ; mais pas contre les communautés juives dans le monde...

... Haider en Autriche avait gagné les élections comme un mec bien et les pays européens commencèrent à lever le poing... Nous allons couper les relations diplomatiques si un néo-nazi prend le pouvoir... Quelque temps après, c'était Le Pen qui arrivait au second tour... Quelque temps après, c'était Bush qui arrivait au second tour... Quelque temps après, c'était Ahmadinejad qui arrivait au second tour... Quelque temps après, c'était le Hamas qui arrivait au second tour...

... Jésus de Nazareth apparaît aussi de temps en temps... Il paraît que c'est à cause de lui Katrina et tous ces délires de la météo ...

... J'ai peur... Vraiment...

La nuit de cristal

Ou Bagdad sous les bombes

Je me suis enfin habitué aux cadavres.

Au départ, j'étais un peu choqué, en voyant des têtes tranchées devant chez moi. Un peu plus loin, se trouvaient les corps décapités, entassés comme la merde, dans les décharges publiques.

Et les banderoles. Des banderoles de tout le monde pour tout le monde.

Je ne suis plus sorti de chez moi pendant trois mois. J'étais déprimé et je faisais plein de cauchemars. La tête de mon père. La tête de mon père. En premier lieu ; avant toutes les autres. Puis la mienne. Ma tête à moi. On l'a coupée avec une scie de menuiserie. L'outil n'était pas assez taillé, pour couper les têtes. On a dû recouper ma tête plusieurs fois, avant qu'elle ne se détache de mon corps. Ensuite mon corps dans la décharge publique, jonchée de corps, comme le mien, sans têtes.

Je me réveillai soudainement au milieu de la nuit. J'avais peur. Le front en sueur, comme dans les films de peur. Je m'attendais toutes les nuits à une descente de brigadiers en chef. A la marche des cadavres ressuscités avec des banderoles et des cagoules. Les banderoles de tout le monde pour tout le monde. Des banderoles dans toutes les directions et de toutes couleurs. En vert, en rouge, et même en noir et blanc.

Nous avons plein de brigades. Plein de martyrs. Plein de têtes coupées et de corps sans têtes. Dans chaque quartier, des banderoles. Dans chaque quartier, des brigades. Il y en a même qui se déguisent. Ils font la fête. En martyrs, tout enveloppés de blanc. En brigadiers, tout en noir. Avec les cagoules, bien évidemment. Même en policiers. Les uniformes de la police se vendent au souk à deux sous.

Il faut tuer. Gagner les élections. Une place au parlement. Tuer et se filmer entrain de tuer, pour bien prouver qu'on a tué. Un siège au parlement pour chaque cinquantaine de têtes tranchées. Le corps dans la décharge est le petit luxe : le bonus, le droit de veto. Celui qui veut dire « non » au parlement, celui-là doit avoir la subtilité de couper les têtes, tout en jetant les corps décapités dans une décharge de détritrus. La concurrence entre les différentes équipes de la compétition est rude. Il ne faut surtout pas faire preuve de faiblesse, de sentimentalité. La sentimentalité, c'est pour les ânes. Les électeurs. Les électeurs qui enverront les meilleurs bouchers au parlement.

Il faut innover, inventer, investir : toujours plus. La compétition est acharnée et les postes vacants sont peu nombreux. L'afflux de la main d'oeuvre étrangère est un élément précieux à prendre en compte, absolument. Ne jamais faire preuve de faiblesse.

Innover, inventer, investir, toujours plus. Exporter. Importer la main d'oeuvre étrangère. Exporter ses techniques et son savoir-faire. Etendre le marché. Ne jamais faiblir. Tenir compte des changements extérieurs. Des mouvements de fonds, de populations, d'informations. Innover, inventer, investir, toujours plus.

Tuer pour réussir. Arriver au parlement. Après on verra bien. Ce qui compte, c'est aujourd'hui : le présent. Fabriquer les banderoles. Cibler l'ennemi. Afficher les banderoles. Exécuter l'ennemi. Préparer les nouvelles opérations. Recharger la batterie de la caméra. Quadriller les zones. Entraîner le caméraman. Lancer l'assaut. Diffuser les clips vidéo. En exclusivité, pour gagner plus de places au parlement. Tourner en rond, quand on a tué tout le monde et qu'il ne reste plus de corps à entasser dans la décharge. Prendre des photos, pour prouver notre bonne foi. Brûler le tout, après la fin du numéro.

Cartonner. Récupérer les restes. Le butin, le pactole, le grand lot. Les crânes et les os. Les ranger. En ordre. En ordre alphabétique. Bien les ranger. Prendre des photos. Filmer la fosse commune. Diffuser les images. Au plus grand nombre. Publicité, rançonnement, casernement net et précis.

Préparer les lance-roquettes. Ne jamais faire preuve de faiblesse. Fabriquer les bombes. Aller toujours de l'avant. Laver les cagoules. Repérer l'ennemi. Poser les bombes. Piéger les voitures. Casernement net et précis.

Faire sauter la bombe. Tuer le plus grand nombre possible d'ennemis. Le bain de foule, le pactole. La liesse populaire, pleurer les morts. Lire les versets du Coran. Innover, inventer, investir : toujours plus. Etre à la mode. Fermer ses volets. Gagner le loto. Des places au parlement. Empiler les cadavres. Pilonner les quartiers. Collectionner les têtes. Des brigades, des banderoles, toujours plus de banderoles.

Faire des manifs. Brûler des drapeaux. Eliminer les passifs, les collabos. Quadriller les secteurs. Vider les quartiers. Tailler les scies. Entasser les cadavres décapités. Toujours plus, encore et encore.

J'étais déprimé. Vraiment. Je n'arrivai plus à sortir de chez moi. Pendant trois mois. Je faisais des cauchemars, tous les soirs. J'avais peur. Je m'attendais à une descente de ouf tous les soirs. Les banderoles, les cagoules, les scies de menuiserie. Les versets du Coran, qu'on me lira avant de me couper la tête. Pour mon plus grand

bien : ma délivrance. La scie de menuiserie. La lame, mal taillée. Va et vient. Va et vient. Trois fois va et vient. Mon sang qui dégouline. Mon sang qui dégouline et qui inonde l'appartement. Les bombes qui sautent. Mon sang qui inonde l'appartement, l'immeuble, tout le quartier. Les voitures piégées, les banderoles. Les dédicaces. Les cassettes vierges pour les caméras. Les têtes qui s'empilent. Les bains de foule. Le sang qui dégouline de partout jusque inonder toute la ville. Les décharges ne tiennent plus le coup. Il y a beaucoup trop de cadavres.

La tête de mon père. Mon père qui me dit bonjour, sans tête. C'est le corps de mon père, je le sens, il me dit bonjour, mais il n'a plus de tête.

Les prières. Les prières collectives. Flagellations. Liesses populaires. Les firmes. Les multinationales qui s'installent. Les nouvelles décharges à construire. Appels d'offre et recrutement de main d'oeuvre étrangère.

Les cagoules. Les déguisements. Les barbes. Dans toutes les directions. Les débits d'alcool. Brûlés. Les femmes. Voilées. Se voiler pour pouvoir sortir de chez soi. Eviter les voitures. Elles sont piégées. Eviter les grand carrefours, on les fait sauter. Acheter son billet. Le composter. Le contrôleur. Se présenter soi-même au contrôleur. Bénéficier du tarif de bord. Les scies de menuiserie. Les cagoules. Les banderoles, les dédicaces. Les gens qui pètent les plombs. Les cinémas brûlent. Chasser les étrangers. Tuer les ennemis, la pornographie.

J'avais peur, vraiment. J'étais déprimé. Je trouvais des têtes découpées devant chez moi. En ouvrant ma porte. De beau matin. Parfois je trouvais même des petits mots. Les menaces. Les invitations. Les rendez-vous. Tous les jours. Et les cauchemars. Toutes les nuits. La peur.

Je ne suis plus ressorti de chez moi. Pendant trois mois. J'envoyais mes soeurs voilées faire les courses. Apporter les nouvelles. Toujours plus vite. Le couvre-feu. Toujours plus prudent. Les bombes. Les voitures piégées. Inventer, importer, exporter, innover, investir : toujours plus.

Ma mère. Ma mère violée. Ma mère qu'on a enculée parce que je n'avais pas assez pour payer la rançon. Les cauchemars. Toutes les nuits. Les bruits. Les bruits bizarres. La scie. La scie qui passe. La gorge qui s'ouvre. Le sang qui dégouline. De partout. Jusque inonder toute la ville.

Au bout des trois mois, je me suis habitué aux cadavres. Je suis

ressorti de chez moi.

Trio pour piano n°2

Variation sur le trio n°2 pour piano de Franz Schubert

-1-

L'orchestre national d'Istanbul donnait un concert spectaculaire de la Messe des Trépassés de Marc Antoine Charpentier, hier. La chorale était magnifique, et la cathédrale bondée de monde. Tous les tickets ont été vendus, et de nombreux auditeurs assistèrent au concert gratuitement. Quant à moi, je fus émerveillé par cette musique, dont je lis dans les critiques qu'elle est « enchanteresse » et beaucoup de mots de ce genre qu'un simple enquêteur de police comme moi ne pourra peut-être pas comprendre entièrement. J'aime beaucoup la musique dite classique ; je m'allonge souvent le soir avant de dormir sur le sol et j'écoute une symphonie, je la sens distinctement en moi, je tremble, je m'angoisse, et finalement, je me détends à part entière et cette musique divine me serre entre ses bras ; me caresse et m'embrasse, et je m'endors tranquillement. Comme une femme qui n'existe pas, celle que tout le monde cherche, partout dans le monde. Les gens ordinaires comme moi commettent souvent cette erreur judiciaire, à savoir écouter de la musique à longueur de journée en faisant quelque chose, souvent à cause de la solitude, et parce qu'ils n'ont plus personne avec qui parler. La radio est toujours allumée par exemple chez ma voisine, du matin au soir. Elle me dit qu'elle a même mis un petit poste de radio dans les toilettes et la salle de bain ! Cela la rassure, je présume ; étant donné que depuis que son fils est devenu pilote d'avion et qu'il a eu une petite amie qui vit avec lui, il ne lui reste malheureusement plus personne à part ses postes de radios et ses plantes, avec qui elle parle chaque matin en les arrosant. Je dis que les gens ordinaires comme vous et moi et ma voisine qui « écoutent » de la musique à longueur de journée en faisant quelque chose commettent une erreur, parce qu'en réalité, ils n'écoutent pas la musique. On s'en aperçoit clairement quand on s'allonge la nuit, dans la pénombre, seul, pour n'écouter que la musique ; la palpiter et la toucher en profondeur, comme si l'on touchait cette femme que tout le monde recherche, et qui n'existe pas.

J'étais très heureux quand un jeune homme vint s'asseoir près de moi, dans la cathédrale d'Istanbul, pour assister au concert de Charpentier. Je dis cela car de moins en moins de jeunes s'intéressent à la musique classique, et la plupart écoutent des morceaux où le même refrain et la même mélodie et le même mouvement – je ne sais pas exactement ce que c'est, de par mon ignorance en matière de musicologie – se

répètent vingt mille fois. Je ne sais pas non plus ce qu'ils peuvent y trouver de beau, ou de particulier, mais il paraît qu'il n'y a qu'eux qui comprennent le sens « caché » de leurs musiques, et que nous autres vieux gens ordinaires sommes dépassés par leur culture, nouvelle. Ainsi, ce jeune homme de dix-huit ou vingt ans, vint assister au concert. Il avait l'air d'être quelque peu morose, voire triste. Enfin, il faut dire qu'une messe pour trépassés n'est pas très joyeuse non plus, mais le jeune homme semblait réellement être déprimé, du moins souffrant. Ou peut-être était-il simplement touché par la musique, et qu'elle altérait son état d'âme, en profondeur, comme cette femme que l'on cherche, et qui nous fait souffrir quand on la trouve ; juste avant de mourir. Serions-nous tristes parce que l'on sait qu'on ne l'aura pas à jamais, mais uniquement pour quelques instants, ou bien parce que la jouissance ne dure pas éternellement, et que les flammes s'éteignent au fur et à mesure que le temps passe et qu'on trépassé, froidement ? Je ne le sais pas.

Il tint sa tête entre ses mains, quand le chœur féminin s'éleva plus haut que le chœur masculin, que les violons les accompagnaient tendrement, et que cette flute solitaire vint accentuer l'élégie, pour la dissoudre dans les morsures de la souffrance. Il enleva les lunettes qu'il portait, et caressa son visage plusieurs fois, machinalement, habituellement. Ce doit sûrement être la solitude, inouïe, qui nous apprend à se donner du plaisir, ou de la tendresse, soi-même. Pleurerait-il, secrètement ? A quoi pensait-il ? Il semblait porter un terrible fardeau de douleur sur ses épaules, péniblement. Il s'agenouilla, petit à petit, comme s'il priait... Peut-être qu'il cherche lui aussi cette femme que tout le monde cherche, et qu'il la prie elle-même ; telle la déesse babylonienne Ishtar, pour qu'elle ait pitié de lui, de nous, et de nos corps dépourvus d'âmes ordinaires... Peut-être ; peut-être et peut-être encore une fois. Ce doit être ces peut-être inlassables qui nous tourmentent toute une vie, sans qu'on ne trouve d'échappatoire, ni d'issue quelconque pour notre chagrin dont on ne connaît pas la cause précise.

Le concert aboutit à sa fin, le public applaudit longuement ; c'est l'heure de la séparation, l'instant où tous retrouveront leurs vies, comme avant, méthodiquement, comme si rien de tout cela n'était réel, vrai. Le jeune se lève, sort une cigarette de sa poche, et s'en va. Je le vois au dehors assis sur le trottoir, entrain de fumer sa cigarette. Il tire longuement, et expire aussitôt après une fumée blanche qui vient se contraster avec la noirceur éblouissante de la nuit. Que va-t-il devenir ? J'ai souvent cette envie envahissante de m'approcher de ces gens dont je me demande ce qu'ils vont devenir, de leur donner la main et de les serrer entre mes bras, parce que je ne sais pas non plus ce que je vais devenir, exactement comme eux. Mais à chaque fois, un

de nous s'en va, silencieusement ; comme si nous savions tous qu'aucun de nous n'aura assez de force pour tenir l'autre entre ses bras et pleurer sur ses épaules.

Le jeune homme écrase sa cigarette et s'en va, seul, quelque part. Vraisemblablement, moi aussi je dois maintenant partir quelque part. Depuis que j'ai lu l'Idiot, de Dostoïevski, où ce jeune homme nihiliste tente de se suicider pour prouver à son public qu'il ira jusqu'au bout ; et Crime et Châtiment où ce vieillard dit à Raskolnikov que tous les hommes doivent rentrer chez eux quelque part et que lui, n'a pas vraiment de « chez lui » pour y aller, cette idée que je dois partir quelque part, ne me quitte plus l'esprit et m'obsède. Mais de longues journées et d'ennuyeuses enquêtes m'attendent, toujours.

-2-

Je me rends à l'immeuble 46, appartement 5 du grand boulevard Kemal Atatürk, où un homme s'est suicidé, hier. Les policiers sur place n'ont rien encore trouvé de particulier, mais ils disent vouloir s'assurer qu'il est bien question de suicide. Après tout, tout le monde se suicide, pourquoi prêterons-nous plus d'attention à celui-là qu'à d'autres ? Les problèmes du pays sont bien nombreux et il est assez fréquent de se donner la mort à Istanbul, pour la fuir.

L'appartement est désordonné, tout est renversé. Des livres de partout, gauchistes pour la plupart ; des milliers de pages écrites décorent les lieux, et un homme est pendu, là, au milieu de ce tout qui ressemble à rien. Un disque tourne, depuis des heures apparemment, la marche funèbre de Chopin. L'atmosphère est pesante, glauque. Je n'apprécie pas particulièrement, ce genre de situations.

— Quel âge ?

— On se sait pas précisément, inspecteur. Mais il a l'air jeune, très jeune.

— Je vois... Encore un autre de ces enfoirés qui pètent les plombs parce que leur maman n'est plus là. Vous avez le rapport des renseignements ?

— Oui, inspecteur. Sa mère n'est effectivement plus là, ni son père d'ailleurs.

— Je m'en fous de ça ; quelle catégorie ?

— Je ne sais pas, inspecteur.

— Comment ça tu ne sais pas, abruti ? Tu ne sais pas lire ? Les rapports des renseignements te font peur ? Tu as oublié ton alphabet parce qu'un pauvre jeune innocent s'est tué ?

— Sauf votre respect monsieur l'inspecteur, non ; je sais toujours lire... Mais ce que vous voulez ne se trouve pas dans le rapport.

— Le jeune homme est un extra-terrestre peut-être ? Je voudrais bien

le croire, mais la Turquie n'a pas encore envoyé de satellite dans l'espace, malheureusement. Ou je dirais plutôt, heureusement. Maintenant dis-moi ce que dit ce foutu rapport ; dans quelle putain de catégorie l'ont-ils mis : toxicomane, artiste, politique, religieux, opposant, handicapé mental, franc-maçon, qu'est-ce qu'ils racontent sur lui ?

— Tenez monsieur l'inspecteur, lisez vous-même le rapport : il y a marqué en fin de page : tout ou rien. Eux-mêmes n'ont pas su où le mettre... Et vous voulez que je le sache moi ?!

— Bon, ça suffit monsieur premier mois de service. Voyons quelle tête il a ce con.

— Il y a ça aussi.

— Qu'est-ce donc ?

— Un chien... enfin, le chien du défunt. Il était à ses pieds quand on est venu. Il aboyait... C'est pour ça que les voisins nous ont appelés ; sinon on aurait attendu une bonne semaine pour que le corps pourrisse et que son odeur se propage dans l'immeuble pour que quelqu'un s'en rende compte et nous appelle pour qu'on vienne nettoyer les lieux.

— Quel gâchis. Quelle connerie.

Je m'approche du corps frêle, pendu en plein milieu du salon... Je demande qu'on arrête la musique et alors que je dévisage le mort non ; non ! Laissez la musique bande de cons, elle convient particulièrement au paysage. Oui. C'est bien lui, en personne. Lui, et personne d'autre. Le jeune homme qui s'est assis près de moi hier. Pourquoi t'es-tu pendu espèce de... espèce... Putain de dieu ! Pourquoi est-ce que tu t'es tué ! Qui es-tu ? Tu ne pouvais pas au moins te pendre un autre jour ; un jour où je ne serais pas de service ? Sale petit con.

Les yeux sont encore ouverts. D'ailleurs contrairement aux films de cinéma, la plupart des cadavres que je trouve à peu près tous les jours ont les yeux ouverts. Ils devraient essayer de copier les films, ce serait moins déprimant. Ma voisine a raison, je dois changer de métier.

— Vous avez fouillé le cadavre ?

— Oui inspecteur.

— Alors, quoi ?

— Une lettre ; inspecteur, et une photo. Une photo d'artiste vraisemblablement.

— Oui je sais. Je parie même que le monsieur sur la photo s'appelle Marc Antoine Charpentier. Rangez-moi tout ce bordel et mettez-moi un peu d'ordre dans ce foutoir. Je veux tout sur mon bureau pour ce soir... Tout, vous comprenez ?

— Et le corps, inspecteur : qu'est-ce qu'on fait du cadavre ?

— Putain tu l'enterres, monsieur premier mois de service de mon trou

du cul : un cadavre ça s'enterre.

—Vous ne voulez pas le soumettre aux analyses médicales, inspecteur?

— Non, agent Mehmet, je n'ai pas que ça à foutre. Appelle les pompes funèbres de la police nationale et ils s'occuperont de tout. Tu n'as qu'à dire que ce sont les ordres du lieutenant-colonel Hikmet, et tout s'arrangera, ne t'inquiète pas pour ça. Ah oui ; une dernière chose : qu'on m'avise de l'heure de l'enterrement.

— Mais il n'a pas de famille, inspecteur.

— Putain mais je sais bien qu'il n'a pas de famille.

Mais nous sommes désormais ta famille, pauvre petit garçon.

-3-

Istanbul

Vendredi le 13/12/2010

Cher lecteur, bienvenue dans mon monde. Désormais, toi et moi s'unissons, pour l'éternité, pour ce qu'il me reste de vie, et jusqu'à ta mort. Pour donner un peu d'originalité à cette cérémonie délicieuse, je vais te mettre ce morceau de Frédéric Chopin – un artiste révolutionnaire que je vénère – et te le dédier spécialement sur la chaine « Seul chez moi et j'écoute du Chopin ». Mais je crains qu'ils ne fassent pas passer ma dédicace, vu que si je leur dis que je dédie la Marche Funèbre à « mon lecteur » ; ils me prendront sûrement pour un fou. En ce qui me concerne, je ne sais pas si je suis personnellement fou, mais je doute sérieusement que vous ne l'êtes pas, quant à vous. Le temps presse, soyons donc bref et précis, afin qu'aucun de nous deux ne s'ennuie malencontreusement ; chose que je déteste par-dessus tout : l'ennui.

Rentré chez moi, hier, après un sublime concert de Marc Antoine Charpentier ; « La Messe pour les Trépassés », je m'allongeai au sol comme toutes les nuits, dans mon salon ; afin d'écouter cette musique puissante et grandiose, qu'est les « Echos » de Pink Floyd. Le morceau dure à peu près vingt-cinq minutes, dans lesquelles sont exprimés et l'espoir, et l'apogée, et la déchéance. Pour être plus précis, j'imagine souvent des histoires insensées mais fantastiques en écoutant un certain morceau de musique, lequel m'inspire toutes sortes de dénouements et de personnages. Une sorte de détonateur, si je puis dire. Une bonne partie des « échos » est assez rude, pesante et menaçante. La déchéance. Les instruments dont je ne connais pas précisément le nom – ils sont électroniques – se déchiquètent mutuellement, agonisent et explosent dans tous les sens. Je crois qu'aucun mot ne pourrait les définir, car ce qu'ils dégagent n'est pas de l'ordre de la compréhension – de la raison – mais du ressentiment, c'est-à-dire l'émotion : le cœur.

Au cours de ces cinq dernières années, je n'ai fait que chercher cette chose curieuse et excitante, sexuellement attractive, enchanteresse mais méprisante à la fois : le bonheur. J'ai lu de nombreux ouvrages ce concernant, de tous les abords : philosophiques, littéraires, religieux, académiques et ainsi de suite. Je me suis vite rendu compte que comme toute chose, et même en prétendant donner des visions intemporelles de la vie, de ses problèmes et de ses buts, ou de son but, à savoir le bonheur ; les idées divergentes de tous ces livres ne correspondaient plus, tout à fait, à notre époque. Ce que je veux dire par-là, c'est qu'au jour d'aujourd'hui ; on ne se parle pas. On est bien loin des dialogues grecs, à la recherche de la vérité, des salons littéraires français, de ces époques nostalgiques où les gens ordinaires – sans être des intellectuels ou des savants – se regroupaient le soir, autour d'une bouteille de vin, pour discuter de leurs vies et de leur recherche du bonheur. De nos jours, les gens ont peur de parler de leurs vies, de leurs souffrances, ou de leurs échecs, croyant que l'on doit être plus « fort » et plus « solide » et toujours « tenir le coup » jusqu'au « bout » sans qu'aucun ne sente qu'on ait jamais pu être ou pu avoir un petit penchant grotesque pour la « faiblesse ». Ainsi, la seule fois où j'ai pu entendre un homme parler de sa souffrance ; ce fut dans un café, pendant quelques minuscules instants, dans lesquels il déclara mot par mot, d'un air misérable : « J'ai des problèmes en ce moment pour cueillir mes pommes, parce que mes enfants ne veulent pas venir m'aider au champ... On est en plein divorce, leur mère et moi ». Ces paroles me touchèrent fanatiquement, car l'homme qui prononça ces mots était le plus riche homme d'affaires de notre quartier, sinon de la ville toute entière. Et je fus étonné qu'un homme aussi riche que lui puisse « souffrir » et se sentir seul, dépourvu et mesquin, exactement comme moi.

La même nuit, quand je fus chez moi, dans mon lit, j'eus un terrible cauchemar. Presque comme un film. Il y avait une place immense, au centre d'une ville inconnue, et quatre grandes avenues débouchaient sur cette place circulaire. De chaque avenue affluait une foule innombrable, inéluctable, indestructible. Des milliers de femmes voilées, habillées d'un tissu noir de la tête jusqu'aux pieds, toutes identiques, avançaient petit à petit vers la place du côté droit. Par l'autre avenue, des milliers d'hommes armés ; tout un régiment de soldats en quelque sorte, tous habillés également de la même manière, avançaient à leur tour vers la place. Du nord, des milliers d'hommes et de femmes, en rangées, marchaient en criant sauvagement des slogans incompréhensibles vers la place, en portant de grandes icônes d'Atatürk. Et l'on pouvait voir au sud, des milliers d'hommes et de femmes nus, silencieux, venant de nulle part, allant eux aussi, machinalement, vers la place. Quand ils eurent tous atteint le centre

de la ville, le point culminant de la folie, je vis ce qu'il y avait de particulier dans cette place. Un ensemble orchestral jouait la neuvième symphonie d'Antonin Dvorak, et il y avait une sorte de guillotine gigantesque, dans laquelle l'on avait introduit le cou d'un homme. Celui-ci tenta de lever quelque peu sa tête pour admirer le spectacle qui s'offrait à ses yeux, en étant complètement serein et tranquille. C'était... l'homme le plus riche de mon quartier, sinon de ma ville. Quelques secondes avant que la guillotine n'emporte sa gorge, il prononça ces mots défectueux qui resteront gravés dans ma mémoire à jamais : « n'ayez aucune crainte ; cher ami, je suis le dernier ».

Prenez soin de mon chien, il s'appelle « Robespierre » ; je vous en prie.
J. C.

-4-

J'ai relu cette lettre « d'adieu » des centaines de fois. Je suis sûr à cent pour cent qu'il est bien question de suicide ; disons un petit maniaco-dépressif de vingt ans qui a pété les plombs parce qu'il méprisait les points d'écoute psychologiques mis en place par la municipalité à chaque coin de rue pour respecter « les normes européennes ». D'ailleurs je crois qu'il a bien eu raison – non pas de se tuer – mais de ne pas se présenter au guichet des dépressifs anonymes. Je serais moi-même assez sceptique à la vue d'une affiche qui m'annonce, je cite : « Opération parle avec moi : vous vous posez de multiples questions (oui, je révise mon tableau de multiplication) sur la société et sur votre avenir ? (Oui : ai-je un avenir dans cette société qui s'effrite ?) Vous êtes dans un grand isolement ? (Oh oui : depuis que je suis né... orphelin !) Vous traversez un deuil, une séparation douloureuse ? Vous êtes confrontés à un problème de dépendance (alcool, drogue) ? Vous êtes dans un grand bouleversement de votre vie, un temps de crise ? (Tu veux dire genre des crises cardiaques ? Ou des crises boursières ? Ou bien des chocs pétroliers ?) Venez rencontrer un psychologue dans votre quartier, de manière confidentielle et gratuite. (Je viendrais si c'est une psychologue, jeune et charmante ; sinon, au diable !) ».

On a retrouvé chez le suicidé divers manuscrits : poèmes, nouvelles et deux ou trois essais médiocres qui peuvent ne pas l'être mais malheureusement chez nous à la police, on ne s'occupe pas de philosophie, surtout de celle des suicidés. Mais il y a quelque chose de curieux dans tout ceci : le défunt écrivait des nouvelles, certes ; mais son père en faisait autant. En prêtant plus attention à la chronologie des événements, on s'aperçoit que le père a écrit une bonne partie de son recueil de nouvelles « Echos » quelque temps avant sa mort, et que

son fils ; notre fameux petit héros tragique, a écrit toutes ses nouvelles directement après la mort de son père. Et qu'il est mort... tout comme son père ; juste après avoir fini son recueil : « Seul chez moi et j'écoute du Chopin ». On note en lisant les nouvelles du fils, qu'il ne cesse de faire des allusions à son père, péniblement, répétitivement, inlassablement, comme s'il se sentait... coupable. Je crois même qu'il se sent coupable ; mais de quoi, précisément ? Dans une lettre non datée, que mes adjoints ont trouvé dans un endroit fort curieux : collée au dos d'un cendrier – son père est mort, nous dit-on, d'un cancer de poumons – le fils écrit sur lui-même qu'il n'est rien d'autre qu'un « fauve », une « crapule » et un « criminel sans scrupules » qui est coupable. Dans une autre lettre, adressée à un de ses amis, un poète de la vague « moderniste » qui tient un « bloc-notes » ridicule dans un journal étranger ; le fils affirme la même chose, en indiquant qu'il mérite d'être « punis », « châtié » pour son « crime ». Le poète, qui était également un ami du père, ne répondra pas, car l'expéditeur n'a jamais envoyé la lettre, bien évidemment. Se sentait-il coupable de la mort de son père ? Mais pourquoi donc ? S'est-il littéralement suicidé pour en finir avec les blâmes incessants de sa conscience ? Mais pourquoi après cinq ans ?

Dans ses essais, autobiographiques et complètement délirants qu'on a retrouvés, j'ai pu remarquer certains passages intéressants. Le jeune homme affirme par exemple que la démocratie et la dictature sont identiques, une sorte de deux reflets de la même image. Il dit qu'en démocratie chacun se tue à sa guise – comme lui-même, et comme son père – et qu'en dictature la mort de chacun est arbitraire, décidée par un seul homme. Ailleurs, il préconise une « révolution fantastique » – ce sont ses mots – dans laquelle, tous les jeunes immigrés d'Europe envahiraient les palais présidentiels de toutes les capitales et ce parce que selon lui ; toutes les élections politiques sont truquées et la grande majorité des populations s'affaire uniquement autour de ses intérêts personnels, et non pas, pour la « collectivité ». Je crois qu'il voulait signifier, pour la « patrie ». Mais de quelle patrie parle-t-il ? D'autant plus qu'il ajoute que ces populations vivent dans l'ignorance totale de la « vérité » ; et qui est que vraisemblablement tout et absolument tout, est truqué : l'on vivrait dans une sorte de film où nous sommes tous des figurants ainsi que ceux qui jouent les rôles « d'acteurs clés » c'est-à-dire ceux qui décident « publiquement » des lois et des politiques, et qu'en réalité, ce sont des êtres cachés derrière la scène, qui dirigent tout, et qui en profitent... Des êtres pluriels, ou bien peut-être un seul être ; le réalisateur du film si l'on veut, vu que de toute manière il n'y a pas de différence selon notre héros entre une dictature ou une démocratie car dans les deux cas de figure l'on est esclave. J'ose à peine imaginer qu'on l'eut « fait suicider » ; indirectement, et

que quelque maniaque de Kemal Atatürk eut jugé la pensée de ce jeune homme tordu « dangereuse ». Parce que dans ce cas, je ne peux rien pour toi ; pauvre petit garçon. C'est entre toi et les renseignements.

Mais je vais tenter d'examiner encore une fois tout le problème.

-5-

Si je m'en remets entièrement à ma raison, je conclurais tranquillement mon rapport au juge d'instruction concernant ton cas avec ces quelques mots : « Dépression. Suicide. Rien à signaler ». Mais ce concert de Marc Antoine Charpentier te porte chance, et je dois dire que j'ai une faiblesse pour toi. Tu ne manques pas de charme, ni de beauté, ni de séduction... C'est le maximum qu'on puisse dire. Mais revenons à nos moutons, veux-tu ? Je mettrais sûrement « Rien à signaler » à la fin de mon rapport, mais je veux satisfaire ma propre curiosité ; je m'en fous de celle du juge d'instruction, parce que lui à son tour s'en fout totalement de ta vie encore plus de ton... œuvre.

Donc, ton père meurt. Tu as quinze ans à l'époque. Tu l'as vu souffrir des journées entières, à l'hôpital, puis – en disant qu'il allait mieux, alors que c'était plutôt pour qu'il meurt au foyer filial, puisqu'il n'y avait plus d'espoir – à la maison, c'est-à-dire dans ce même appartement du boulevard Atatürk où on t'a retrouvé : le lieu du « crime », si tu veux. Il n'avait personne, et tu n'avais personne – chez qui trouver de la compassion, ou bien de la compréhension ; mais en réalité, était-il question de compréhension ? Bien évidemment que non, personne – ni même toi ou ton père – ne peut comprendre pourquoi celui-là aura le cancer des poumons et pourquoi un autre ne l'aura pas, sauf si l'un de nous est un devin, bien sûr. Mais ; si l'on considère que l'on est tous des mortels ordinaires, on ne peut dès lors qu'assister nos morts dans leurs agonies, et leur dire « au revoir », s'il l'on croit les textes célestes ; ou sinon « ne me laisse pas seul » si l'on ne croit pas ; plus précisément, si l'on ne croit – comme toi – en rien. De là viennent toute une série de questions auxquelles tu n'arrives pas à répondre, puisque tu ne crois en rien. Le vieil homme riche, le plus riche de ton quartier sinon de ta ville, m'apprit que tu lui demandas un soir, après qu'il t'eut raconté ses différends avec sa femme ; il m'apprit que tu avais un doute : « mon père peut-il me voir de là-bas, maintenant qu'il est mort ? ». Il est clair que non, malheureusement, ton père ne peut plus te voir dès lors que son âme a quitté son corps.

Emotionnellement, tu n'as aimé qu'une seule fille, paraît-il. Tu dois sûrement en convenir, car tout ce que tu nous as écrit ne traite que du même thème ; à savoir le pauvre écrivain malheureux qui aime une jeune belle fille qui ne l'aime pas, ou bien peut-être qu'elle l'aime,

mais le destin fait toujours en sorte que leur amour soit impossible. Attends, il y a encore mieux : elle l'a aimé, elle ne l'aime plus, mais lui – étant fidèle – l'aime toujours... Autant de variations possibles, imaginaires, mais le thème reste le même. Je ne porte pas d'intérêt au nom réel de la jeune fille, car il se peut que tout ceci ne soit que fiction, et que tu ais modelé d'après de multiples expériences une jeune fille sublime et divine – celle que tout le monde cherche – à aimer ; et peut-être que les expériences elles-mêmes sont également imaginaires. Maintenant, considérons qu'au contraire ; rien n'est imaginaire : tout est vrai. Ton amour a réellement existé, et comme d'habitude, ou je dirais, comme toute tragédie réussie, personne ne peut te comprendre, et personne ne te comprend. Soit ; mais tout est vrai. Mes services ont bel et bien retrouvé des dizaines de lettres d'amour – d'adolescence – destinées à une certaine « Elizabeth ». Le hic, si je puis dire ; c'est que depuis qu'elle a quitté la Turquie, et qu'elle est partie « quelque part », tu n'arrives plus à la joindre. Elle ne répond ni aux messages « électroniques » ni aux messages « épistolaires ». Est-elle morte ? Attention : cela fait deux morts. Donc, encore plus de chagrin, de souffrance, et de suicide.

Maternellement, les choses deviennent plus complexes. La mère semble avoir « laissé tomber » son mari dès que celui-ci eut son cancer. Du coup, notre pauvre petit garçon accuse sa mère en s'accusant lui-même par ailleurs, indirectement ; du « meurtre » de son père. Le fils ne le pardonnera jamais : comment a-t-elle pu laisser son mari « crever » ? Comment un être humain serait-il capable d'une telle chose ? C'est un point où divergent le père et le fils, en matière d'écriture : le fils parle dans ses nouvelles de son expérience avec sa mère ; contrairement au père, qui lui parle de son expérience avec sa femme. Or ; nos recherches « personnelles » si je ne m'abuse, nous montrent que c'est la mère – et personne d'autre – qui a réglé la note de l'hôpital où le père a été soigné ; et cela aucun des deux ne semble y prêter attention. D'autant plus que c'est la mère qui a manifestement financé la vie des deux hommes : l'un étant chômeur et l'autre étudiant. Résultat : tandis que la mère travaillait jour et nuit à l'aéroport d'Istanbul, le conjoint était entrain de vider des bouteilles de vins « parce qu'il s'est résigné à mourir » et le fils fumait des joints d'hachich « parce qu'il s'est définitivement résigné à en rire ». Rien à signaler ?

-6-

Je vais faire comme toi : j'allume une cigarette que je fume – minutieusement – sur le trottoir. Je tire longuement, et je souffle. Une fumée blanche et éblouissante vient me consoler ; alors que je suis

seul, et que ma voisine parle toujours à ses plantes et ne me prête guère aucune attention particulière, bien que je la trouve séduisante, malgré son âge.

L'homme riche auquel tu t'es adressé une fois ; fort longtemps, m'a envoyé une lettre aujourd'hui qu'il a intitulé : « nouveaux éclaircissements ». Il paraît que tu t'es intéressé quelque peu avant ton passage à la théologie et à l'histoire. Peu m'importe, à vrai dire, que tu t'intéresses à quoi que ce soit, c'est ton bon plaisir. Ce qui est plus intéressant, à mon sens, ce sont les radiographies qu'on a retrouvé chez toi, ainsi que tes dernières pensées ; exprimées à ton vieil ami, le plus riche de tout ton quartier, sinon de ta ville.

On a cru tout d'abord que les radios figuraient les organes de feu ton père. Ou bien encore de feu ta mère, morte quelque temps avant ton suicide : la cerise sur la tarte, ou la tarte à la cerise, comme bon te semble. Les radios t'appartiennent, du coup ; et si l'on croit ce qu'elles expriment, il paraît que tu souffrais de cette chose que tu appelles dans ton journal intime « Journal d'un défoncé » : le colon nerveux. Ton ventre te faisait souvent mal, et le pharmacien du quartier a bien voulu nous préciser qu'il t'a prescrit du « Dogmatil » ; seul remède à son sens pour ton cas. Mais le « dogmatil » ne servit à rien, et les maux de ventre perdurent. Tu n'arrives pas à faire tes besoins convenablement, encore moins à dormir. Tu publies un article délirant sur des rois et des princes qui donnèrent des ordres d'exécution et des artistes qui composèrent des opéras entières uniquement parce qu'ils étaient « constipés ». Cela est très amusant, j'en conviens, mais quelque chose d'autre, de plus distinct, te fait mal. Laissons de côté les maux de ventre et l'insomnie ; essayons de voir la cause de ces effets.

L'homme riche, dit que tu as changé de « méthode ». Tu te rends compte en marchant un beau matin vers l'arrêt de bus, que tout le monde est égoïste. Tu as cherché toute la journée la salle où tu avais cours, normalement, mais faute de circonstances, tu n'as jamais su où est-ce que tu avais cours. Et en fin de compte, tu as raté ton année universitaire, parce que tu n'as jamais su où est-ce que tu avais cours ; et tu marches vers l'arrêt de bus, pour rentrer pour la dernière fois chez toi. Un concert est prévu pour la soirée, dans la grande cathédrale d'Istanbul, où l'on va jouer « la messe pour les trépassés » d'un certain Charpentier. Bel dénouement, pour une si belle histoire ; celle de ta vie – n'est-ce pas ? Comme si l'on jouait ce concert volontairement pour toi.

Tu développes ton raisonnement, je dirais plutôt ton syllogisme ; et tu te dis que si tout le monde est vil, méchant et égoïste, tu vas tacher d'être le plus vil et le plus vicieux de tous, comme si tu te charges de porter sur tes épaules les péchés de tout le monde. Et bien évidemment, tu feras ton possible pour exceller en la matière. Tu vas

te crucifier pour sauver tout le monde : « n'ayez aucune crainte ; je suis le dernier ». Ainsi, tu donnes à ta vie des horizons plus que tragiques : divins. Une sorte de Christ anachronique... Je sais, toi aussi tu as lu Dostoïevski.

Ceci étant ; tu souffres. Tu es au concert de Charpentier et tu pleures en silence. Tu te caresses le visage sans arrêt, car étant le plus vil de tous, tu ne trouves aucun cœur compatissant à ton élogie ; mais uniquement des barbares qui crient, sauvagement : « Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié ! ». On appelle cela chez nous, de la schizophrénie ; parce que tu étais le seul à entendre les échos des barbares. Encore une fois ; oui, je te le cède : ce ne sont que des suppositions, sans valeur. Il se peut même que tu aies imaginé et créé toi-même un Christ schizophrène pour ton œuvre littéraire. Mais qu'en est-il de ceci : tu pleurais silencieusement, et secrètement. Toi aussi tu n'arrivais pas à dire ta souffrance, comme les autres, exactement comme ton père, et comme ta mère, et comme Elizabeth. On est dans un cercle vicieux en quelque sorte : tout le monde souffre, et tout le monde fait souffrir tout le monde parce que personne n'a assez de « courage » pour avouer qu'il souffre, que l'autre le fait souffrir, et qu'il fait souffrir l'autre.

Mais il y a pis encore. Ton œuvre. Si seulement l'on te publiait ! Si seulement, on avouait tes qualités littéraires, tu envisagerais les choses différemment. Tu effacerais d'un coup le fait que ta mère t'a toujours nourri de son art : la résignation. Tu mangerais de par ton propre art, et tu seras... heureux. Heureux ? Mais où est donc le secret dans ce cas ? Car avec un peu de patience on t'aurait sûrement publié, et tu aurais atteint ton but.

Mais le problème, c'est que ton œuvre, est celle de ton père. Du plagiat. Purement et simplement.

Istanbul

Lundi le 13/01/2011

Nous, lieutenant-colonel Mustafa Hikmet, clôturons notre enquête numéro 13056 au titre d'un non-lieu, déclarant la mort du présumé coupable, comme un suicide causé par une dépression nerveuse. Rien à signaler.

Pour le juge d'instruction,

Lieutenant-colonel M. Hikmet.

Il y a trop de notes

Je t'aime
comme on aime les fleurs
et le ciel
et la mer
et peu importe
si les fleurs nous aiment ou non
J'ai peur, ô mon amour
Qu'un jour tu aimes
comme je t'aime
Et que tu te perdes
comme je me suis perdu
L'exil est dur
et l'oubli...
ton corps est l'élixir
le dénouement – sans souci
Et mon âme est avec toi
où que tu sois ; les pages blanches...
célèbreront-elles ce chant
– et jusqu'à quand?
On peut oublier les cris
dans un autre cimetière
ou un autre jardin
Mais peut-on seulement oublier le rêve?
Harmonie céleste tu es
comme le printemps
Et voilà que les mots se libèrent
frémissent dans ma poitrine
et l'enfant pleure en riant
alors que les oiseaux chantent ses vingt ans
sans souci et retour à la case départ en même temps
je t'aime et je t'aime sans mesure
Et l'exil est plus dur
sans toi.

Contact

Frédéric Martin: fred.mart46@gmail.com

Du même auteur sur Feedbooks

Je suis désolé pour vos plantes (2003)

Désert... Un désert torride et pâle, où l'on fait l'amour dans la chaleur de la perte et sa jouissance, et où la blancheur du vide entoure nos esprits, avides de prostituées russes et philippines, que l'on peut acheter comme l'on achète une canette de coca-cola au Sofitel. Les Anglais et les étrangers en général remplissent le pays, de leur savoir-faire bien évidemment, en matière d'extraction de notre poison national : l'or noir. Les blancs aux yeux bleus se considèrent comme les maîtres de la ville, du désert, et nous pissent dessus leur haine de tout ce qui est... arrondi. Les voitures de luxe sont beaucoup moins chères au désert ; les femmes et la vie en général le sont également, d'autant plus que les habitants du désert sont si généreux qu'ils logent leurs colonisateurs gratuitement, et qu'ils les payent... pour les voler.

Sur le terrorisme (2004)

Un immeuble construit sur de mauvaises bases et avec de mauvais matériaux se détériore nécessairement avec le temps : ses murs se fissurent, s'affaiblissent et pourrissent. D'autres architectes peuvent essayer de pallier aux défauts de construction de l'immeuble; de le maintenir, de solidifier ses structures de base, etc.; mais étant entièrement construit sur de mauvaises bases et avec des matières non fiables, l'immeuble finira nécessairement par s'effondrer sur ses habitants. Telle est la situation dans la partie arabo musulmane du tiers-monde. La construction initiale des états à partir de leur indépendance fut menée par des architectes non qualifiés pour ce faire, et les matériaux de construction furent non fiables, faibles et fragiles. Autrement dit une construction d'états menée par des dictateurs instaurant des régimes oppressifs et corrompus, jouissant des richesses matérielles de gigantesques territoires dont la population est volontairement gardée à l'écart du savoir, de l'éducation, de l'humanité, de la démocratie et de la culture. D'où les fruits malsains de cette construction mauvaise à la base, c'est-à-dire l'islamisme, le nationalisme arabe et l'individualisme ambiant symbolisé par l'immigration vers l'Occident en tant que libération sous forme de succès matériel et de pouvoir d'achat et de consommation. Ces trois catégories de visions idéologiques proposant une sorte de renaissance du monde arabe sont toutes stériles car il est impossible d'unifier kurdes, berbères, kabyles et arabes sous la bannière du nationalisme arabe; impossible de conduire une révolution industrielle et sexuelle sous la bannière de l'islam obscurantiste; et impossible pour ceux qui arrivent à peine à gagner leur vie en Occident d'essayer ou même de changer quoi que ce soit au monde arabe puisque leur satisfaction matérielle ne peut avoir lieu qu'en Occident. Il s'en suit que l'immeuble se dirige nécessairement vers son effondrement, soit avec l'arrivée des islamistes au pouvoir et l'installation d'une forme moderne et islamique de l'inquisition; soit avec la décomposition des états arabes et la naissance de petites principautés economico ethniques sunnites, chiïtes, arabes, kabyles, kurdes, berbères, etc.

Les fleurs et les cendres (2005)

Mais bien sûre que je veux te marier. Mais quand ? Et où ? En Hollande, en

France, en Irak, en Italie, à Vienne, en Enfer ? Avec le maire fasciste ou avec l'imam de la mosquée de Montpellier, avec ma mère et avec ta mère ? Et les témoins ? Qui ? Sabina, Esther, le coiffeur libanais, ma sœur, ton oncle qui aime Saddam, ton chien, Richard, Basile, Saddam, mes chats, le policier de Marseille, Millon, Einstein, Monsieur Bush, Berlusconi, Joost, Lénine, Pym Fortuim, mon ex, l'architecte marocain ? Je t'aime. Je t'aime, Fayçal, parce que tu es fou. Je suis compliquée. Je veux te faire l'amour tous les jours. Baise anale, sexe oral, des triangles et des polygones, n'importe quoi. Je t'aime. Je veux ton passeport irakien. Je veux aller en Irak avec toi. Je veux me tuer avec toi. Je suis plus exotique que toi, bien sûre que je suis exotique. Je suis belle, et tu es plus beau que moi. Cette nuit je me suis masturbée en pensant à toi. Maintenant, je suis mouillée entre mes jambes, ici, au boulot. Mes hormones s'affolent. Je veux avoir trois petits bédouins avec toi, demain matin. N'achète plus de préservatifs. Ils ne sont pas pratiques. Je t'aime.

Clandestinia (2006)

Nous attaquâmes le magasin à 8 heures pétantes. Le Somalien entra le premier. Il hurla de toutes ses forces, comme un fou de Dieu écorché vif par l'immoralité et la corruption de la civilisation chrétienne : « A...l...l...a...h ! A...k...b...a...r ! » ; et il se mit à caresser sa barbe de trois mètres, tout en dégainant sa cintreuse professionnelle.

Le Mahdi le suivit avec sa tronçonneuse en criant : « Ceci n'est pas un hold-up, ceci est un acte de guerre ! Au nom d'Allah et de ses chevaliers sur terre, je vous ordonne de nous payer sur-le-champ votre impôt sur l'hérésie, soit 2000 euros pour votre protection. Sinon nous serons obligés de vous juger selon la charia d'Allah. Abdoul ! Prépare-toi à abattre cet infidèle selon le rite islamique des viandes halal, s'il ne coopère pas avec les fous de Dieu ! ». Le Somalien répondit alors au Mahdi : « A vos ordres ! Allah Akbar ! Hamas n'est pas dupe ! L'islam, ça s'hérite ou ça se mérite ! ».

J'étais en train de taper la discute avec une bonne lycéenne de 18 ans quand je vis soudain le type du magasin, qui ça se voyait trop il avait peur de la mort, s'évanouir d'un coup à l'intérieur de sa boutique, après que le Somalien eut allumé brusquement sa cintreuse électrique.



www.feedbooks.com

Food for the mind